



Fa. 35. 5.







COLLECTION PORTATIVE

DE VOYAGES

Traduits de différentes langues orientales et européennes.

---

TOME CINQUIEME

Se trouve à PARIS,

Chez { FIRMIN DIDOT, rue de Thionville,  
N<sup>o</sup>. 116;  
HENRICHs, rue de la Loi;  
DELANCE, rue des Mathurins, hôtel  
Cluñy.

A HAMBOURG,

Chez PERTHÈS.

Le premier volume de cette COLLECTION renferme le *Voyage de l'Inde à la Mekke, par A'bdoull - Kérym, favori de Tahmâs-Qouly - Khân*; orné de deux Gravures.

Le second et le troisième, les *Voyages de la Perse dans l'Inde, et du Bengale en Perse, le premier traduit du persan, le second de l'anglais avec une Notice sur les révolutions de la Perse, et un Mémoire historique sur Persépolis, et des Notes*. Ornés de 4 Gravures.

*Sous Presse.*

Tome VI de la COLLECTION.

*Voyage chez les Mahrattes, par M. Tone, traduit de l'anglais, et augmenté de Notes géographiques, historiques et politiques.*

Prix de chaque volume, 5 fr., pap. ord.,  
6 fr. pap. vélin.



VOYAGE  
PITTORESQUE  
DE L'INDE;

FAIT DANS LES ANNÉES 1780-1783;

PAR M. WILLIAM HODGES,

Traduit de l'anglais, et augmenté de Notes  
géographiques, historiques et politiques;

PAR L. LANGLES,

*Membre de l'Institut, Conservateur des Mss.  
orientaux de la Bibliothèque Impériale,  
et Professeur de Persan à l'Ecole Spéciale  
des langues orientales vivantes.*

TOME SECOND.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

AN XIII — 1805.



---

V O Y A G E  
P I T T O R E S Q U E  
D E L ' I N D E .

---

C H A P I T R E V I .

L'auteur retourne à Calcutta. — Il est  
attaqué d'une maladie dangereuse.  
— Son rétablissement. — Il se dispose  
à un nouveau voyage. — Route de  
Calcutta à Allah-âbâd. — Description  
du fort et de la ville. — Khânpoûr.  
— Luknau. — Description de cette  
place. — Palais du nâbâb. — Voyage  
à Fayz-âbâd, à Aoude. — Description  
de la ville de Fayz-âbâd. — Palais de  
Choudjà'a éd-Doûlah. — Ville d'Aou  
de, etc.

**A**PRES un séjour d'environ deux  
mois à Bâglepoûr, ayant terminé

toutes mes affaires , je partis pour Calcutta , où j'arrivai le 15 de mai 1782 , et je continuai sans perdre de temps les ouvrages que j'avois entrepris. L'excessive chaleur de la saison et l'application assidue à mes travaux me causèrent une violente fièvre , et je restai long-temps foible à la suite de ma convalescence.

Dans cet état de langueur , je tournois souvent ma pensée vers mon retour en Europe ; mais la fraîcheur du temps étant revenue vers la fin de novembre , mes forces et ma santé revinrent avec elle. Je sentis ma curiosité ranimée , et je résolus encore une fois de céder au penchant qui me sollicitoit à voir les autres parties de l'Inde. Je communiquai donc au Gouver-



neur-général mon désir de visiter Agra, etc., etc., et j'eus l'honneur de recevoir son approbation et celle du conseil.

Le 10 janvier, 1783, je commençai mon voyage par terre, repassant par Mourched-âbâd, Bâglepouër, Monguyr et Patnah, pour me rendre à Bénarès. Comme je ne m'étois arrêté dans aucun des lieux dont je viens de parler, excepté à Bâglepouër, où je ne restai qu'un seul jour, je me trouvai très-fatigué d'une route de près de cinq cents milles en palanquin. Je me déterminai à séjourner à Bénarès, où j'eus le bonheur de recevoir l'accueil le plus gracieux de la part du résident, M. Markham, homme généralement connu

par sa générosité , comme par ses autres qualités personnelles.

J'y demeurai l'espace de quatre journées , au bout desquelles me trouvant entièrement refait , je poursuivis ma route , et j'arrivai à Allah-âbâd deux jours après mon départ de Bénarès. Cette ville est placée au confluent de deux grands fleuves , le Djemnah et le Ganges. Entre la rive occidentale du Ganges et le bord oriental du Djemnah , est le pays connu sous le nom de Doù-âb <sup>d</sup> , que sa situation entre deux rivières rend très-fertile dans toute son étendue. Le fort d'Allah-âbâd en occupe précisément la pointe. Il a été bâti en pierres par le grand empereur Akbar (1) , et il

---

(1) Djélâl éd - Dyn - Mohhammed-

commande par sa position la navigation des deux fleuves. Cette circonstance sembleroit devoir en faire un point très-important ; cependant il tombe en ruines de toutes parts. Il est construit suivant le vieux système de fortification ; ses murs sont flanqués de tours rondes et carrées. La porte , appelée porte d'Agrah , parce qu'elle regarde cette place , est très-belle , et sa partie supérieure est ornée de plusieurs petits pavillons. A la suite de la porte extérieure en viennent

---

Akbar monta sur le trône de l'Hindoustan en 1556 , et mourut à l'âge de 63 ans en 1605 , après un règne des plus brillans , et laissant après lui un nom justement célèbre par son amour pour les lettres. ( L-s. )

deux autres situées plus intérieurement, qui étoient autrefois munies de herses. Le fort couvre une étendue de terrain considérable, et sa défense devoit exiger un grand nombre d'hommes. Dans l'enceinte de ses murs sont de vastes cours, dans l'une desquelles j'observai, sur le tombeau d'un officier anglais, un petit monument dont l'inscription étoit presque effacée. Ces cours ne présentent plus maintenant que les décombres et la poussière des bâtimens écroulés. La place d'Allah-âbâd étoit une de celles qui formoient une ligne fortifiée, depuis Lâhor jusqu'à Tchéân-gor sur le Ganges, toutes édifiées par Akbar, dans le dessein de protéger son empire depuis les confins de la



Perse jusqu'aux frontières du Bengale. En dehors du fort est ce qu'on nomme la ville, composée seulement de huttes couvertes de chaume, et qui conserve à peine les vestiges d'une seule maison considérable. Elle est maintenant au pouvoir d'Assef éd - Doulah, nâbâb d'Aoude (1). Elle fut pendant quelque temps la résidence du grand moghol actuel, l'infortuné Châh - A'lem, après l'expédition malheureuse où il accompagna le feu nâbâb Choudjà'a, et où il perdit les batailles de Gueryah et de Bakhchar (2). Après ces batailles

---

(1) Fils de Choudjà'a éd - Doulah.  
(L. s.)

(2) Cette dernière bataille fut livrée

il se mit sous la protection des Anglais, dont le pouvoir et l'influence lui garantirent, pour son entretien, la ville d'Allah-âbâd et la province limitrophe de Korah.

Pendant un séjour de trois journées, j'y fis plusieurs dessins du fort, et j'avançai jusqu'à Khânpoûr, poste important sur le Ganges, qui suffiroit au cantonnement d'une brigade de dix mille hommes, sur pied de guerre, et pourroit être considéré comme un grand

---

dans un endroit dont elle porta le nom, le 24 août 1763. Voyez de plus amples renseignements sur ces importans événemens dans la vie de Choudjâ'a éd-Doùlah, qui fait partie du troisième volume du *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg*, par G. Forster. (L-s.)

camp , excepté que ceux qui l'habitent sont logés dans des huttes , au lieu de l'être sous des tentes.

Je traversai le Ganges à cette dernière place , et je continuai d'avancer vers Luknau , où j'arrivai le 25 de janvier. On a coutume de dire que la distance de Calcutta à Luknau , par la route qui passe à Bénarès , est de près de neuf cents milles ; mais cette évaluation est certainement trop forte. Le major Rennell , dont le témoignage doit être regardé comme irrécusable , ne la porte qu'à six cent cinquante milles par le plus court chemin. Tout le monde sait que cette cité est maintenant la capitale de la province d'Aoude , et la résidence du nâbâb Assef êd - Doulah , en

même temps vézyr de ce qui fait encore partie de l'empire du grand moghol. La ville est grande, mais mal bâtie; les maisons sont, ou en murs de terre avec des toits de chaume, ou en nattes et en bambous, recouvertes de feuilles de cocotier, de palmiers et quelquefois de paille. Quelques maisons des naturels sont construites en brique. Les rues sont tortueuses, étroites, et les plus mal entretenues que j'aie vues dans toute l'Inde. Dans la saison des sécheresses, la poussière et la chaleur y sont insupportables; dans celle des pluies, la boue y est si abondante et si profonde, qu'on peut à peine s'en tirer. Un grand nombre d'éléphans appartenans au nâbâb et aux grands de sa Cour, les



traversant continuellement , soit pour aller au palais , soit pour gagner le fleuve , exposent les gens de pied à de grands périls et causent des dommages considérables aux petits marchands en boutique. Les grands seigneurs et leurs valets comptent pour très-peu de chose le bien-être, la commodité et la propriété de cette classe du peuple , et souvent l'éléphant lui-même y fait plus d'attention lorsqu'il passe; attention qui se remarque particulièrement à l'égard des enfans.

Le palais du nâbâb est bâti sur une éminence, près du bord du fleuve, et domine une perspective immense, tant sur la rivière de Goumtey que sur le pays situé du côté de la rive orientale du

Ganges. Une petite partie de ce palais fut élevée par feu le nâbâb Choudjâ'a êd-Doùlah, père d'Assesf êd-Doùlah. Il a été considérablement agrandi par le prince actuel, qui a construit dans l'intérieur des murs, de vastes cours et un dorbâr<sup>d</sup>, où il reçoit publiquement toutes les personnes qui lui sont présentées. Ce dorbâr est composé d'un triple rang d'arcades parallèles, supportées par des colonnes dans le style maure. Le plafond, dans toute son étendue, est richement doré et peint d'ornemens et de fleurs. On monte à ce palais par des degrés qui s'élèvent du milieu d'un parterre aligné comme nous le voyons dans les tableaux indiens, c'est-à-dire, distribué en

compartimens carrés, remplis de fleurs qui exhalent une odeur tellement forte, qu'elle blesse les organes d'un Européen qui n'y est point accoutumé. L'extérieur du bâtiment n'a rien de remarquable; il rappela à mon imagination le style du château fort d'un baron d'Europe au douzième siècle. Près du palais, au delà d'un chemin étroit, sale et poudreux, est un jardin, planté depuis peu par le nâbâb, entouré de murs, et ayant à chacun de ses angles un grand pavillon bâti en brique, couvert de *tchénam* ou stuc, et peint de divers ornemens qui, vus à une petite distance, produisent l'effet le plus riche. J'ai joint ici une vue du palais. Sur le premier plan du

tableau est représenté un des pavillons. Sur une éminence est une mosquée surmontée de deux minâréh, près de laquelle on aperçoit un durgan<sup>d</sup> ou cimetièrè ; on découvre aussi la rivière. Le tableau d'après lequel on a gravé cette planche, a été peint sur les lieux.

Comme à cette époque le major Brown, qui venoit d'être nommé ambassadeur près de Myrzâ Chéfé'y Khân, devoit partir incessamment pour sa mission, et traverser une partie du pays que j'avois envie de visiter, j'écrivis à cet officier une lettre, dans laquelle je lui exprimois mon désir de l'accompagner, bien convaincu que, sous les auspices d'un homme revêtu



d'un caractère public, je n'éprouverois aucun désagrément ni aucun obstacle, par les soupçons que le peuple auroit pu concevoir sur l'objet de mes recherches. Informé par sa réponse qu'il ne devoit être rendu à Étaïah que le 9 de février, je me déterminai, dans l'intervalle, à faire un voyage à Fayz-âbâd, et à l'ancienne cité d'Aoude. Je fus confirmé et secondé dans cette résolution par M. Bristow, alors résident à Luknau; et immédiatement après avoir reçu la lettre du major Brown, je poursuivis ma route, et j'arrivai le second jour à Fayz-âbâd, distant de quarante *koss* ou de quatre-vingts milles anglais (1),

---

(1) Environ 25 lieues communes. (L-s.)

dans la direction du Sud-est. Comme le résident de Luknau m'avoit annoncé à un officier au service du nâbâb, résident à Fayz-âbâd, je fus accueilli, à mon entrée dans la ville, par un guide, qui avoit ordre de conduire ceux qui portoient mon palankin à une petite maison située dans un vaste jardin, et qui me fut donnée pour mon logement, pendant le séjour que je fis en ce lieu.

La ville de Fayz-âbâd est très-étendue et paroît contenir un grand nombre d'habitans, surtout de la plus basse classe du peuple; car la Cour s'étant retirée à Luknau, a entraîné à sa suite les grands seigneurs, les plus riches marchands, les banquiers, les sserrâfs<sup>s</sup> ou

agens de change. Ces derniers sont extrêmement multipliés dans toutes les villes et même dans les villages; ils y font d'énormes profits par leur connoissance du change, qui éprouve dans l'Inde une variation continuelle, au grand détrimment du pauvre et de l'artisan.

Le luxe et les vices des princes musulmans, les réduisent trop souvent à une misère réelle, même avec de très-gros revenus. Trop souvent ils confient à des intrigans artificieux et avarés les rênes et les intérêts de l'État; et c'est ainsi qu'ils deviennent les sangsues de leurs sujets, au lieu d'en être les pères. Avides de leur propre gain, et sachant bien que leur conduite ne pourroit supporter l'éclat du

jour, ces hommes sont de moitié dans toutes les malversations commises par leurs subalternes, qui, la plupart du temps, sont leurs agens directs. Voilà pourquoi le peuple n'a nulle estime pour ses souverains; voilà pourquoi les princes, abandonnés et privés de secours dans leur détresse, deviennent une facile proie pour quiconque veut s'en emparer.

On remarque dans la ville de Fayzâbâd les restes de plusieurs beaux bâtimens en brique. Celui où je faisois mon habitation est un vaste et beau pavillon, situé au-dessus de la grande porte ou principale entrée. On y monte par un escalier étroit qui conduit à trois chambres, d'où l'on embrasse un immense ho-



rizon; d'un côté la vue s'étend sur toute la ville; de l'autre sur le jardin et sur une vaste contrée traversée par la rivière de Gogra, qui coule à peu de distance et qui est très-forte en cet endroit. Vis-à-vis la porte est une mosquée bâtie par le dernier nâbâb, surmontée de trois dômes; celui du centre est considérable. Leur figure est exactement celle d'un œuf placé sur sa pointe. Cette forme donnant à leur base une apparence peu solide, produit à l'œil du spectateur un effet désagréable; et quelques difficultés que l'architecte ait eues d'ailleurs à surmonter pour les construire sur ce plan, ce genre de mérite ne suffit pas pour racheter le défaut de grâce

et la violation de la loi des convenances.

Peu de temps après mon arrivée, je reçus la visite d'une personne envoyée par la mère du nâbâb actuel, qui me fit apporter différens mets nommés dans le pays *kari* (1) et *pilau*, destinés à me rafraîchir de la fatigue de ma route; il accompagna ce service d'un

---

(1) C'est une espèce de potage composé principalement d'amandes de coco. Le pilau est une autre espèce de potage préparé avec une portion de riz que l'on fait crever dans cinq ou sept autres portions égales de bouillon, de lait ou d'eau, de manière qu'en sortant du feu sur lequel on le laisse peu de temps, le riz est presque sec; on y mêle quelquefois des morceaux de viande avec du safran. (L-s.)

compliment dans le style maure , si respectueux et si ampoulé , que j'aurois pu me croire un nâbâb de l'Inde. Après avoir répondu à sa harangue le plus simplement qu'il me fut possible , et après avoir pris un repas excellent , mais qu'un verre ou deux de bon vin au lieu d'eau auroient rendu encore meilleur , je me mis en devoir de parcourir la ville et les restes du palais bâti par le dernier nâbâb Choudjâ'a éd - Doulah. C'est un grand bâtiment , occupant une vaste étendue de terrain et renfermant plusieurs places ou cours , qui contiennent divers bâtimens séparés. On voit dans la cour la plus intérieure les restes du dorbâr<sup>d</sup> , ou salle d'audience publique , édifice

vraiment élégant, sur le même plan que celui dont j'ai déjà parlé en décrivant le palais de Luknau, mais beaucoup plus riche. Les peintures et les dorures tombent en dégradation. Il y a aussi plusieurs bâtimens pour les bureaux et pour divers autres logemens. Dans une autre cour règne un corps de bâtiment considérable, dont la principale façade s'étend le long des bords de la rivière, et qui, peu de temps après sa construction, a dû être d'une grande beauté. Cette partie étoit destinée à l'habitation domestique du nâbâb. D'autres bâtimens qui tiennent à celui-là, étoient réservés pour le zénânâ<sup>z</sup>; on y voit les restes des jardins. La principale entrée



du palais est une grande et belle porte qui servoit autrefois de place d'armes : on y entretient encore une garde. Au-dessus de cette porte étoit établi le *naûbet*<sup>n</sup>, c'est-à-dire, le grand tambour qui, dans l'Inde, est une marque distinctive de la royauté. Ce tambour peut être entendu de tous les quartiers d'une ville du premier ordre. On bat ordinairement le *naûbet* au lever et au coucher du soleil.

Presque en sortant de Fayz-âbâd on trouve les restes de l'ancienne cité d'Aoude, qu'on prétend avoir été la première ville impériale de l'Hindoustân, et qui, dit-on, fut bâtie par Krichen, le héros de ces peuples. Dans la traduction que le colonel Dow a donnée de l'his-

toire de Ferichtah (1), il en est fait mention comme de la capitale d'un grand royaume, mille deux cent neuf ans avant l'ère chrétienne, et il en est souvent parlé sous le nom d'Ayodeya, dans le fameux ouvrage indien, le *Mahabarata*, écrit en sanscrit, qui est la langue savante des Brahmanes. Qu'elle qu'ait été sa magnificence primitive, il n'en subsiste plus aucune trace. Elle est aujourd'hui située sur les bords du Gogra; mais il est probable qu'autrefois elle en étoit éloignée d'une dis-

---

(1) The history of Hindoostan translated from the original persian by Alexander Dow; tome I, page 2 de la seconde édition. (L-s.)

tance considérable dans l'alignement de Fayz-âbâd; et l'on rapporte qu'il n'y a pas encore beaucoup d'années, que Choudjâ'a êd-Doùlah faisoit tous les jours des prières pour que le lit de la rivière pût se rapprocher du palais. Ses vœux sont pleinement exaucés, puisqu'elle baigne maintenant les murs de la principale façade (1).

Je demeurai quelques jours dans cette place, ainsi qu'à Fayz-âbâd, pour achever mes dessins, et je retournai à Luknau par la même route que j'avois suivie en venant. La contrée que je traversai depuis

---

(1) Aoude est regardé comme un lieu saint, et de toutes les parties de l'empire les Hindous y font des pèlerinages continuels.

Allah-âbâd jusqu'à Luknau, et depuis Luknau jusqu'à Fayz-âbâd, présente en général le même caractère et la même physionomie; on y découvre peu de hauteurs; sa culture est dans un état peu florissant, fort inégale et meilleure en quelques endroits que dans d'autres; mais dans les lieux où elle est négligée, on doit évidemment en attribuer la cause au défaut d'industrie des habitans plutôt qu'à la stérilité naturelle du sol, que je crois, au contraire, très-propre à produire les plus belles moissons. Les villages, qu'on rencontre en assez grand nombre, paroissent être les uns dans l'aisance, les autres dans la misère. Après avoir quitté le riche district de Bénarès,



je ne pus me défendre d'un profond sentiment de tristesse, en contemplant l'apparence malheureuse de tous les pays qui gémissent sous le despotisme des tyrans musulmans.

---



---

 CHAPITRE VII.

Voyage à Etaïah. — Description de cette place. — Djesvontnagor. — O'kraine. — Chekou-âbâd. — E'etmâd-pour. — Châh Dârâ. — Agrah. — Magnifiques ruines. — Arrivée au camp du nâbâb Myrzâ Chefé'y Khân. — Chef vénérable ayant servi sous Tahmâs Qouly Khân. — Mausolée d'Akbar. — Radjah - Mahhal. — Lethyspour Sicry. — Forteresse de Gualior. — Retour à Luknau.

LE 10 de février, je continuai ma route pour rejoindre le major Brown à Étaïah. Comme les porteurs de palankin avec lesquels je voyageois n'étoient pas plus de quinze, et qu'au delà de ce nombre

ils n'avoient de secours à espérer de personne, mes relais devinrent plus fréquens. Dès lors j'avois été forcé de m'encombrer de bagages, d'emporter avec moi une tente et tous les ustensiles de cuisine, d'amener les domestiques nécessaires pour apprêter les provisions, ce qui formoit un train considérable. J'arrivai le 13 au camp du major Brown, dont la tente étoit établie près de la ville d'Étaïah. La route, en ce lieu, se dirige à l'ouest de Luknau; et presque à la moitié du chemin, on traverse le Ganges, qui, dans cette saison de l'année, est guécable en plusieurs endroits. On trouve encore à l'Ouest du Ganges un courant guécable, nommé Kalynoûady, qui se gonfle

à l'époque des pluies périodiques, et devient un fleuve considérable. Depuis Luknau jusqu'à Étaïah le pays est médiocrement cultivé, et les villages sont pauvres. Étaïah est situé dans un lieu élevé, le long de la rivière de Djemnah, dont les rives sont composées d'une substance appelée *contcha* par les Hindous; substance qui n'étoit originellement que du sable, mais que l'action constante du soleil, dans la saison des sécheresses, transforme en une espèce de vitrification. Les bords dans plusieurs endroits sont hauts de soixante pieds. Sur le sommet d'une éminence, près de la rivière, on voit les restes d'un fort. La ville elle-même est bâtie sur des hauteurs



qui, en s'approchant de la rivière, se partagent en différentes collines, séparées les unes des autres par de profondes ravines creusées par les pluies. Le Djemnah est un grand fleuve parsemé de bancs de sable que l'eau recouvre dans le temps des inondations. La ville est grande, mais très-misérable, et l'on n'y compte que deux maisons un peu passables.

Le 15, nous avançâmes jusqu'à Djesvontnagor, à six koss ou près de douze milles anglais d'Étaïah : je dois observer que la mesure indienne, appelée *koss*<sup>k</sup>, est ici moindre qu'au Bengale, où elle équivaut presque à deux milles anglais. Mais dans les parties hautes de l'Hindoustan, elle fait à

peine plus d'un mille et demi, comme on peut le voir sur les cartes, à l'inspection de l'échelle. Depuis Étaïah jusqu'à cette place, la culture est négligée; les villages ne sont pas peuplés, et le petit nombre d'habitans paroît malheureux.

Le 16, nous fîmes halte à O'kraïne, c'est-à-dire, six koss plus loin, presque à la frontière du pays du nâbâb d'Aoude.

Pendant tout le chemin du dernier jour, je vis à peine une pièce de terre cultivée; les villages, assez nombreux, n'étoient plus que des ruines, et l'ensemble de ce spectacle présentoit une vaste scène de désolation. Nous rencontrâmes dans cette marche quelques malheureux qui descendoient dans

les provinces, pour éviter de mourir de faim, et qui mendioient le long de la route. Le contraste de mes domestiques, bien vêtus, bien portans et joyeux, donnoit peut-être à ces pauvres gens une apparence encore plus malheureuse.

Le 17 janvier, j'arrivai à Chekoù-âbâd, qui prend son nom de Dârâ Chekoù, l'aîné et le plus infortuné des fils de l'empereur Châh Djihân. Dans sa contestation pour l'empire avec Aureng-zeb son plus jeune frère, ce prince fut d'abord mis en déroute, puis chassé comme une bête sauvage et enfin pris. Dès l'instant où il fut fait prisonnier, on le dépouilla de ses vêtemens, on le plaça sur un éléphant, pour être exposé aux railleries

d'une armée triomphante, et on finit par le massacrer sans pitié. Depuis O'kraine jusqu'à ce lieu, il y a quelques terrains en culture; et la richesse et la grosseur du grain montrent assez tout ce que cette contrée seroit capable de produire, si elle étoit mise en valeur.

Durant la marche du même jour, nous traversâmes deux villages plus propres et plus dans l'aisance que ceux que nous avions rencontrés auparavant. A droite et à gauche de notre route, nous en vîmes d'autres entièrement ruinés. Sur chaque éminence, sont des forts de terre, ou leurs débris. La ville de Chekoù-âbâd (car en comparaison de tout ce que nous avions vu depuis notre départ d'É-



taïah, on peut bien lui donner ce nom), renferme un nombre considérable d'habitans, et les terres adjacentes sont cultivées. J'y trouvai les restes d'une maison de chasse, bâtie par Dârâ Chekoù, avec une fontaine qui en dépend. A en juger par les restes, elle doit avoir été considérable. A côté de la fontaine est un petit bosquet de palmiers ou d'autres arbres; mais excepté ceux-là, il n'y en a pas un seul dans tout le voisinage : il n'y a pas non plus d'eau, si ce n'est celle de quelques puits, et celle de la fontaine dont je viens de parler qui, lorsque je l'ai vue, étoit presque à sec. On rencontre, dans la ville et hors la ville, les ruines de beaucoup d'autres bâtimens,

dont quelques-uns paroissent avoir été construits sur un grand plan.

Nous continuâmes notre route , et après six koss de chemin nous arrivâmes à Feyroùz-âbâd, village considérable. Entre Chekou-âbâd et Feyroùz-âbâd, sont quelques terrains en culture. Ce village prend son nom du Pergannah<sup>p</sup>, qui est un petit district enclavé dans un plus grand. Il étoit à cette époque administré par un *gosséin* ou religieux hindou; et comme l'esprit du gouvernement indien favorise éminemment l'agriculture, cette partie de la campagne avoit l'air d'un jardin. Il est à propos de remarquer que si les intendans et les propriétaires de l'Inde, mus par un principe d'avarice, découragent

quelquefois, ils ne paralysent jamais entièrement les efforts du pauvre, comme le font les Musulmans. Le gosseïn<sup>e</sup> a pour sa défense un camp formé dans le voisinage, composé de deux mille hommes bien armés, avec un petit parc d'artillerie, où je vis deux belles pièces de canon en batterie. Les hommes qui composent cette petite armée me parurent remarquables par leur beauté mâle et leur grande taille; car plusieurs d'entre eux avoient plus de six pieds. En pénétrant dans l'intérieur du camp, je trouvai dans leurs manières beaucoup de douceur et d'affabilité. Le lendemain, nous gagnâmes E'témâdpoûr, distant de six koss; mais nous observâmes,

dans notre voyage, qu'en quittant le pergannah<sup>p</sup> de Feyroùz-âbâd, la ligne de démarcation étoit fortement tracée par le contraste de la stérilité sauvage qui venoit à la suite.

On voit à E'témâdpour un petit bâtiment construit en maçonnerie, au milieu d'un grand bassin, dont les parois sont en pierre, comme le bâtiment du centre. Un pont de plusieurs arches établit la communication entre ce bâtiment et les bords du bassin. A l'entour sont des monticules de terre assez considérables, formés des déblais provenant de l'excavation du bassin.

De ce lieu, nous découvrîmes les minâréhs de la superbe ville impériale d'Agrah.



Le 23, à la distance de cinq koss de E'témâdpoûr, nous campâmes à Châh-Dârâ, à un koss environ du bord oriental de la rivière du Djemnah, en face de la ville. Tout le terrain, autant que l'œil peut en embrasser, présente le triste spectacle d'édifices ruinés, de longs pans de murs, de grandes voûtes, de portions de dômes et de quelques bâtimens considérables, tels que le kutterah<sup>k</sup>, ouvrage de Châh-Hest-Khân, sous le règne d'Aureng-zeb. Il y a aussi plusieurs tombeaux.

Le long du bord occidental de la rivière, on trouve les ruines des palais des grands *ômrâô*, bâtis du temps d'Akbar, de Djihânguyr et de Châh Djihân; un peu plus loin

on découvre la ville d'Agrah, avec le grand fort et le palais, et la perspective est terminée au sud - ouest par cet immense monument de l'élégance orientale, le Tâdje-Mahhal<sup>e</sup>, ouvrage de l'empereur Châh Djihân.

Ce lieu prend son non de *tâdje*, qui signifie *trône*, et de *mahhal*, qui veut dire *lieu* ou *endroit*. C'étoit, en effet, la première station où se plaçoit la tente de l'empereur, quand il partoit d'Agrah pour visiter les provinces à l'Est de l'empire; car c'est un usage général consacré depuis le temps où la dynastie des Moghols s'est consolidée dans l'Inde sous Akbar, que l'empereur se mette en campagne dans le mois d'été, avec une grande ar-

mée, suivie de toute la Cour, des banquiers, des artisans, etc. ; alors le camp n'est plus qu'une grande ville sous des tentes : chaque branche de commerce ou d'industrie a un quartier qui lui est assigné ; la tente de l'empereur est au centre, entourée de celles des grands officiers de l'État.

Le 24, le major Brown reçut la visite d'Afrâcyâb Khân, ômrâ<sup>o</sup> d'un haut rang, envoyé par le nâbâb Myrzâ Chefé'y Khân, dont le camp étoit distant de trois koss au nord-ouest d'Agrah. Nous nous y rendîmes en traversant le Djemnah et une partie de la ville d'Agrah. Le lendemain, nous campâmes à l'Est du camp du nâbâb, dans un jardin entouré de murs, qui étoit autrefois

orné de grands édifices , aujourd'hui en ruines. C'étoit un ouvrage d'Akbar, destiné au logement d'une de ses filles.

Le camp de Myrzâ Chefé'y s'étendoit sur un immense espace de terrain , et ressembloit plus à une grande cité qu'à un camp. Il contenoit des boutiques de toute espèce , et conservoit , en partie , le caractère des armées des grands empereurs ; mais il n'en avoit pas l'éclat. On disoit qu'il renfermoit quarante mille hommes ; ce nombre m'a paru exagéré. On pourroit ajouter cependant que chaque soldat , chaque marchand , chaque artisan avoit avec lui sa famille. Dans le parc d'artillerie étoient quarante - deux pièces de canon



de différens calibres. Quelques-uns des plus forts étoient de fabrication française et très-belle ; mais le plus grand nombre des pièces m'a paru fort médiocres, rongées de rouille et montées sur des affûts pourris. Il est assez probable que la tente du nâbâb, faite de velours cramoisi, brodée en or dans plusieurs places et doublée de soie, avoit été dans l'origine celle d'un empereur ; mais elle étoit maintenant déchirée, mangée des mites, et n'avoit pas une apparence bien brillante.

Peu de jours après notre arrivée, j'accompagnai le major Brown au derbâr<sup>a</sup> du nâbâb, où nous trouvâmes les principaux généraux de l'empire, parmi lesquels étoient plusieurs chefs persans, dont la

barbe descendoit jusqu'à la ceinture , et dont la contenance étoit pleine de noblesse et de dignité. Je compris par la conversation d'un de ces chefs à cheveux blancs , qu'il avoit servi sous Nâdir-Châh ou Tahmâs Qouly Khân , lors de sa fameuse expédition dans l'Hindoustân , en l'année 1739 , et que depuis ce temps il étoit demeuré dans l'Inde. L'œil du vieux guerrier paroissoit s'enflammer en prononçant le nom de ce héros , en récapitulant les victoires ou les actions auxquelles il avoit assisté et participé , ou dont il avoit été témoin sous son ancien général. Après la cérémonie de leur réception , qui se réduisit à toucher leur turban de la main droite , sans se lever de

leurs places, nous fûmes invités à nous asseoir, et on nous apporta des sièges d'un goût très-antique, qui avoient été riches autrefois par la sculpture et le velours, mais qui étoient alors bien maltraités par l'impitoyable main du temps. On fit passer à la ronde le a'thar<sup>a</sup> et l'eau de rose, comme une marque de distinction. Le nâbâb Myrzâ Chef'y étoit assis au centre d'un demi-cercle, entouré de ses chefs, avec une foule innombrable de domestiques qui se tenoient derrière lui. Nous nous retirâmes au bout d'une demi-heure. Cette visite étoit purement de cérémonie; et l'affaire qui faisoit l'objet de la mission du major Brown ne devoit être entamée que plusieurs jours après; car

chez cette nation, le délai paroît être un principe consacré d'étiquette.

Pendant le temps que nous restâmes à cette place, je fis des excursions journalières dans la ville d'Agrah et aux environs. Le temps de la saison servoit bien mes projets. Mes voyages étoient courts et commençoient souvent entre cinq et six heures du matin, quelquefois de meilleure heure. J'avois donc la journée entière pour mes études. A cette époque de l'année, le climat y est fort agréable, les matinées claires et froides, souvent même jusqu'à la gelée; car j'ai vu plusieurs fontaines entièrement couvertes de glace; mais au milieu du jour il fait très-chaud. Je pas-



sois la plus grande partie de mon temps à Agrah, faisant des dessins, soit du grand fort, soit d'autres édifices qui, pour la plupart, sont en ruines.

La ville d'Agrah est située au sud de la rivière de Djemnah, qui dans cet endroit n'est pas guéable; elle semble sortir du sein de l'eau, et s'étend en un vaste demi-cercle. On la regarde comme une place de haute antiquité; cependant la ville actuelle fut bâtie par l'empereur Akbar, vers l'an 1566, et prit de lui son nom d'Akbar-âbâd. Le gouvernement y fait sa principale résidence. Le fort, qui renferme le palais impérial, est d'une grande étendue. J'en ai dessiné une vue propre à donner une idée générale

de la place , ainsi que de sa situation. Il est construit en pierres de taille rouges , et paroît avoir été très-fortifié dans le principe. Il étoit originairement entouré d'un double fossé large , profond et bien approvisionné d'eau par la rivière ; en sorte qu'il présentoit l'apparence d'une île , environnée de trois fossés , le mur de la face orientale étant baigné par la rivière. Le fossé le plus extérieur est aujourd'hui en ruines , et , comme on peut l'observer sur la gravure , la grande route passe à travers. Le fossé interne est très-mauvais dans quelques endroits , et dans d'autres , il est presque à sec. Un mur formoit l'enceinte de la ville , avec des tours distantes entre elles d'une portée de trait.

Châh Djihân, petit-fils d'Akbar, n'aimant pas la situation d'Agrah, à cause des chaleurs excessives des mois d'été, et désirant aussi élever une métropole qui portât son propre nom, bâtit une grande cité attenante à l'ancienne ville de Dehly, et l'appela Djihân-âbâd; mais le nom comme l'empire est aujourd'hui presque oublié. Pour peupler cette nouvelle capitale, on dit qu'il y transféra la moitié des habitans d'Agrah, au nombre de plus de cinq cent mille. Les ruines occasionnées par cette dépopulation subite, mirent dans la nécessité les habitans qui restoient dans Agrah d'ériger, pour leur propre sureté, un autre mur en arc de cercle, au dedans de l'ancienne enceinte. Ce mur fut

construit par Djaï - Sing , radjah de l'Inde au service de l'empereur Aureng-zeb.

Tout l'espace compris entre ces deux murailles est une masse de ruines. Les réparations du mur intérieur sont très-négligées, et il est aisé de voir que tout ce qu'il renferme n'est composé que de bâtimens dégradés, excepté du côté de la porte de Dehly, où est la grande *mesdjed* ou mosquée, bâtie en pierres rouges, mais qui dépérit tous les jours. Près de là est le tchâk<sup>t</sup> ou la bourse, bâtiment presque détruit. Le fort lui-même tend à une ruine prochaine, par l'effet des fréquens changemens de maîtres qu'il a subis depuis soixante ans. Il fut pris par le colonel de Polier, lorsque cet



officier étoit au service du nâbâb Zouï-Féqâr êd-Doulah, plus connu sous le nom de Nedjef Khân. L'empereur faisoit sa résidence dans la façade orientale du fort. Sa demeure étoit bâtie en marbre blanc, et couverte de lames de cuivre doré, qui ont conservé jusqu'à ce jour tout leur éclat. A peu de distance est une mosquée construite avec les mêmes matériaux, la même richesse et les mêmes ornemens de cuivre doré. Il me fut impossible de contempler les restes de cette grande et auguste cité, sans éprouver le sentiment de la plus profonde tristesse. Je me suis assuré que ses débris s'étendent le long du bord de la rivière, à environ quarante milles anglais.

Le palais de Dârâ Chekoù, édifié par ce prince, renferme un carré de terrain qui n'est pas moindre que celui du champ de Lincoln's-inn, à Londres. Il est dangereux de se promener parmi ces ruines ; car à chaque pas, à moins d'une très-grande attention, on est exposé à se précipiter dans des trous et à s'engloutir sous des voûtes souterraines, qui sont devenues l'asile des reptiles venimeux. Les rues de cette ville sont étroites, et il est évident qu'elles n'ont pas été alignées sur un plan bien dirigé. J'allai une fois à un *hhemâm*<sup>h</sup> ou bain qui dépendoit anciennement du palais d'un des grands de la Cour, si l'on en juge par la dépense qu'on y a faite ; car ses murs sont

revêtus de marbres des plus belles couleurs, et le lapis lazuli est prodigué parmi les ornemens, les plus riches dont le style maure soit susceptible, et qui consistent en mosaïques et en fleurs. Je dois ajouter que ces dernières sont imitées avec une perfection vraiment admirable.

A la distance d'à peu près trois koss de la ville d'Agrah, sur la grande route qui conduit à Dehly, dans un lieu appelé Sekendéry, on voit le tombeau de l'empereur Akbar. Cet immense édifice s'élève dans un jardin régulièrement planté d'arbres de forêts, d'arbres à fruits et d'arbustes à fleurs. Il contient environ vingt acres anglaises, et il est clos de murs tout à l'entour. Le

monument, placé au centre du jardin, est d'une forme carrée, percé de grandes portes au milieu de chaque face, et orné de grandes tours sur les angles ainsi que sur chaque porte. Il est composé de cinq étages qui vont en se rétrécissant, et dont les angles sont également surmontés de tours. Les dômes qui le recouvrent sont de marbre blanc, tandis que le reste de l'édifice est en pierres rouges, marquetées çà et là de marbre blanc. Le cinquième étage, le plus élevé de tous, est tout entier de cette dernière substance; il est orné d'un cordon de fenêtres taillées dans le marbre, qui règne sur chacune des faces. Les tours qui terminent cet étage sont aussi en marbre; mais



j'ai entendu dire qu'elles avoient beaucoup souffert des effets de la foudre et des tremblemens de terre. L'une d'elles est totalement détruite, et les dômes des autres sont très-endommagés. L'intérieur du cinquième étage est incrusté en caractères de marbre noir, qui expriment certains passages du Qorân, lesquels, au rapport d'un homme très-versé dans l'écriture persane, sont rendus dans le meilleur style. Chacun de ces étages est accompagné de larges terrasses, qui, du temps des empereurs Djihânguyr et Châh Djihân, étoient couvertes de drap d'or, soutenu par des colonnes en argent. C'étoit à l'ombre de ces espèces de tentes que les mollâs<sup>m</sup> ou prêtres musulmans

s'entretenoient avec les savans.

La principale entrée est une très-grande porte qui conduit au jardin. La façade est richement décorée en mosaïques de marbres de diverses couleurs, plaqués par compartimens. Sur chaque côté de cette façade s'élèvent deux rangs d'arcades en ogives, dont la partie enfoncée dans l'épaisseur du mur est d'un vaste contour. Au centre de l'étage supérieur est une porte, et au-dessus, une fenêtre à balcon<sup>b</sup>; dans chacune des arcades inférieures, la paroi du fond est percée d'une croisée. L'arcade du centre est plus grande que les autres, et cette partie de l'édifice surpasse de beaucoup en hauteur les deux étages que je viens de décrire. Sur le sommet et

un peu en arrière de la façade du bâtiment, sont deux sarcophages en marbre noir, supportés sur des colonnes carrées. Deux sarcophages semblables sont situés de la même manière par rapport à la face opposée.

A chacun des angles de la porte, dont la forme est celle d'un carré long, s'élèvent des minâréhs<sup>m</sup> de marbre blanc, cannelés longitudinalement, et d'une grande hauteur; vers le milieu sont des balustrades, qui se répètent aussi près du faite. Ils étoient autrefois couronnés de pavillons à jour, recouverts de dômes; mais depuis long-temps ces ornemens n'existent plus. Dans chaque minâréh; on a ménagé un escalier conduisant aux balustrades.

En entrant par la porte dont je viens de parler, on arrive à une vaste salle, dont la coupole est presque aussi élevée que l'édifice. Cette salle avoit été richement ornée et décorée de peintures et de dômes par l'empereur Djihânguyr, fils d'Akbar ; mais le temps les ayant en partie détruits, l'empereur Aurenge-zeb, soit par avarice, soit par superstition, acheva de les faire effacer, et donna ordre de blanchir les murs. De cette pièce on descend dans les jardins, par une porte semblable à la première, et le tombeau se découvre au travers d'une avenue de grands arbres. Au milieu de cette avenue, pavée en pierres, est un grand bassin de forme carrée, autrefois plein d'eau,



mais entièrement à sec lorsque je le vis. Un tuyau placé au centre indiquoit qu'il y avoit eu là une fontaine, dont le volume d'eau devoit avoir été considérable, à en juger par les restes d'aqueducs et de canaux répandus dans toutes les parties de l'avenue. A peu de distance du principal corps de bâtiment s'élève un grand portique de marbre blanc d'une beauté rare.

Les rayons du soleil pur des régions orientales dardant en plein sur un édifice composé de matériaux si variés, produisent un éclat dont l'imagination d'un habitant du Nord ne peut se former une idée ; et la solitude qui règne dans ces jardins abandonnés porte involontairement à la tristesse et à la rê-

verie. Après avoir contemplé avec admiration ce monument d'un empereur dont les exploits ont retenti dans tout l'univers, mais mieux connu encore par son humanité et sa générosité (1), j'eus le désir de fixer un instant mes regards sur la pierre qui renfermoit les restes d'un si grand homme. J'y fus conduit par un vieux mollâ qui garde les clefs de l'intérieur, et qui se fait une espèce de revenu casuel, en

---

(1) M. Hodges auroit pu ajouter : et par son amour pour les lettres. Nous observerons que c'est à cette dernière qualité, bien moins précieuse sans doute que les deux autres, qu'Akbar doit la grande célébrité dont il jouit encore dans l'Hindoustan, et parmi les personnes instruites de l'Europe. (L.s.)

servant de guide aux voyageurs curieux de visiter cet édifice, pour lequel on conserve une grande vénération. Le tombeau est dans une salle vaste, qui occupe tout l'espace intérieur et qui se termine en un dôme, au haut duquel quelques fenêtres donnent passage à un demi-jour religieux. Les murs sont revêtus de marbre blanc. Au centre est déposé le corps, dans un sarcophage de marbre blanc poli, sur lequel quelques caractères incrustés forment simplement le nom de **AKBAR**.

Du sommet des minârehs placés à la partie antérieure du bâtiment, la vue s'étend sur une ligne de plus de trente milles anglais, dans une plaine immense, parsemée des dé-

## VOYAGE PITTORESQUE

bris de son ancienne splendeur. On aperçoit dans le lointain la rivière de Djemnah, et les tours brillantes de la ville d'Agrah.

L'état dans lequel se trouve aujourd'hui cette superbe contrée, est une triste preuve des désastres qu'entraînent un gouvernement vicieux, une ambition demeurée et les horreurs de la guerre civile; car lorsque les souverains de ce pays étoient dans toute la force de leur puissance, et usoient avec sagesse de leur autorité, la bonté du climat, jointe à quelque peu d'industrie, devoit en faire un jardin délicieux; mais tout est maintenant dans le silence et le deuil.

Plusieurs tombeaux, dont quelques-uns sont d'une grande beauté,



environnent celui d'Akbar, et renferment vraisemblablement les restes de quelques branches de sa famille. On dit que ce sont les tombeaux de ses femmes.

On rencontre sur la grande route d'Agrah à Dehly plusieurs petits édifices, ayant chacun la forme d'un piédestal carré, sur lequel s'élève un cône d'environ huit pieds de haut. Sur ce cône sont pratiquées beaucoup de niches carrées, où l'on place les têtes des condamnés à mort, pour effrayer les malfaiteurs. Ces constructions avoient aussi pour but d'indiquer sur la route les distances des koss. Plusieurs, entièrement ruinées, ont disparu sous la poussière.

Au sud-est de la ville d'Agrah,

est le monument superbe , bâti par l'empereur Châh Djihân , pour son épouse chérie , Tâdje-Mahhal , et auquel on a conservé le nom de Tâdje-Mahhal <sup>e</sup> , par vénération. Cet édifice étoit autrefois dans la ville ; mais il en est éloigné aujourd'hui de deux milles. Il y avoit à la suite un grand bâzâr ou marché , où se faisoit le commerce des plus riches manufactures de l'Inde et des pays étrangers (1). Ce marché étoit composé de six cours environnées de grands portiques ; à peine en voit-on maintenant les vestiges. Le Tâdje - Mahhal s'élève immédiatement sur le bord de la rivière , et sa base est en pierres de taille

---

(1) Voyez Tavernier.

rouges ; à ses extrémités sont des pavillons octogones, de trois étages chacun. Des deux côtés et dans la même place , sont deux grands bâtimens parfaitement semblables , couronnés chacun par trois dômes de marbre blanc , dont celui du milieu est beaucoup plus grand que les deux autres. Un de ces bâtimens est une *mesdjed* ou mosquée ; l'autre est destiné à donner asile à quelque personnage illustre , qui viendrait en pèlerinage ou seulement pour satisfaire une louable curiosité. Sur cette base de pierre de taille, dont la plate - forme a au moins vingt-cinq pieds de large , il en existe une autre en marbre blanc, de quatorze pieds de haut et de figure octogone. De chacun de ses

angles s'élance un minâréh , ou longue colonne , qui va en diminuant vers le haut , entouré de plusieurs galeries , et portant à son sommet une tourelle à jour , recouverte d'un dôme. J'aurois dû observer que ces minâréhs sont aussi en marbre blanc et qu'ils ont un escalier dans leur intérieur. Sur cette magnifique base est assis le bâtiment principal , ayant une plateforme semblable à celles déjà décrites. Sa figure est aussi octogone , et ses quatre principaux côtés sont orientés vers les quatre points cardinaux du monde. Au centre de chacune de ses faces est une arcade terminée en arc de cloître , pareille à celle qui forme l'entrée du tombeau d'Akbar , sa pointe surpas-



sant de beaucoup en hauteur les autres parties de l'édifice. Les murs, disposés en octogone, ont de chaque côté de la grande arche deux étages d'ogives, avec des enfoncements, et une balustrade basse à la partie antérieure. *Les voussoirs* de chaque arcade sont richement ornés d'incrustations de marbres de différentes couleurs; et sur le mur plus enfoncé, les parties voisines du ceintre sont décorées de la même manière. Des fenêtres sont percées au dedans de ces arcades et font le tour de l'édifice. Elles consistent en une ouverture entaillée dans l'épaisseur du bloc pour laisser pénétrer la lumière dans l'intérieur. Quatre pavillons octangulaires, couronnés de dômes, sont situés

derrière cette façade, mais beaucoup plus haut. Au centre du bâtiment s'élève un cône de même hauteur que les pavillons, d'où s'élanche le grand dôme. Sa circonférence, considérablement renflée dès sa base, s'arrondit en une courbure gracieuse et aboutit dans sa partie supérieure à la calotte, sur laquelle sont placées, l'une au-dessus de l'autre, deux boules de cuivre doré, qui sont à leur tour surmontées d'un croissant donnant lui-même naissance à un fer de lance, qui termine le tout. Chaque face de cet édifice est la contre-partie de la face opposée, et le travail en est également achevé.

Vu de l'autre côté de la rivière, le Tâdje-Mahhal, autant par la

perfection de l'ouvrage que par le choix des matériaux qui entrent dans sa composition, présente dans son ensemble une beauté qui n'est surpassée que par sa grandeur, son étendue et sa magnificence. Le plus commun de ces matériaux est le marbre blanc ; les divers ornemens sont en marbres de différentes couleurs, dont la surface est matte et sans éclat. Le tout paroît être une perle sur un fond d'azur. Jamais aucune production de l'art n'a fait sur moi une semblable impression. La richesse des matériaux, l'élégance des formes et la symétrie de toutes les parties de ce monument, placé d'ailleurs dans la situation la plus heureuse, le mettent bien au-dessus de tout ce que j'ai vu jusqu'à présent.

L'intention du prince qui l'a construit étoit d'en élever un semblable sur la rive opposée du fleuve, pour en former sa propre sépulture, et de les joindre ensemble par un pont en marbre; mais la maladie dont il fut attaqué, les dissensions de ses fils pour sa succession, et enfin son emprisonnement par Aurenz-zeb, firent échouer ce magnifique projet.

Un beau portail en pierres de taille rouges, conduisant à un large escalier, forme du côté opposé l'entrée du jardin où est bâti le Tâdje - Mahhal. Du haut de cet escalier, on aperçoit le centre du bâtiment à travers une avenue de cyprès et autres arbres. Cette avenue est pavée en pierres,



ornée de compartimens ou lits de fleurs, et de fontaines placées à égale distance. Quatre des plus magnifiques d'entre ces fontaines sont à peu près au milieu de l'avenue, sur une base carrée en marbre blanc. Elles sont, ainsi que les autres, alimentées par des réservoirs situés en dehors des murs et remplis par le moyen de pompes qui plongent dans la rivière. Ces fontaines sont encore en assez bon état; on en fit jouer les eaux en ma présence. Les jardins sont aussi fort bien entretenus, les terres qui font le revenu de cet établissement ne lui ayant pas été entièrement enlevées. Le corps de l'édifice est parfaitement conservé; mais tous ceux qui l'environnent portent de pro-

fondes empreintes de destruction. Plusieurs mollâs<sup>m</sup> qui desservent cette mosquée m'ont paru être les plus décens et les plus réguliers de tous ceux que j'ai vus chez les mahométans ; ils sont extrêmement prévenans pour les étrangers , et leur expliquent tout avec soin. L'intérieur de l'édifice est en marbre blanc décoré de fleurs sculptées avec beaucoup d'art. Le tombeau est dans une salle basse. Le corps de Tâdje-Mahhal est déposé dans un sarcophage de marbre blanc , sous le milieu du bâtiment. Tout près, en est un autre semblable , contenant les restes de son époux Châh Djihân. Ces sarcophages sont absolument pareils à ceux du tombeau d'Akbar.

Le jardin et les bâtimens environnans occupent un emplacement plus grand de moitié que celui qu'occupe le tombeau d'Akbar à Sekendéry. Tavernier nous dit avoir vu commencer et finir cet édifice, auquel on a employé plus de vingt mille ouvriers pendant vingt-deux années. On s'est procuré la pierre de taille dans les environs; mais on a tiré le marbre du Qandahâr, province orientale de la Perse, distante de plus de six cents milles. On prétend que la dépense peut être évaluée plus d'un million sterling (1).

Le 3 mars, le camp du nâbâb s'étant rapproché de Sekendéry, nous y restâmes jusqu'au 15, et nous par-

---

(1) Plus de 23,000,000 liv. (L-s.)

tîmes pour Gaughât, éloigné de sept koss d'Agrah.

Les eaux y sont très-mauvaises, fortement imprégnées de nitre, sel dont la surface de la terre est couverte. Le 22, nous campâmes près du petit village de Kraoùley, à cinq koss ouest de Gaughât, dans une vaste plaine, où l'on ne voit que quelques arbres épars çà et là, et quelques collines qui la terminent à l'Est. Je reconnus dans ces montagnes de grandes carrières de cette pierre rouge, dont est bâti le fort d'Agrah. La terre, très-divisée et très-légère, est fort peu cultivée dans ces cantons.

Les chaleurs devoient excessives et furent bientôt insupportables, par le vent chaud de l'Ouest



qui commençoit à souffler. Les eaux dans toutes ces parties sont très-mauvaises, à cause du salpêtre.

Le 23, nous nous établîmes proche la ville de Fetihhpour-Sikry. Ce pays ressembloit, sous tous les rapports, à celui que nous venions de traverser: c'étoit une plaine immense, bornée par des collines à l'Ouest, dégarnie de végétaux, et où la chaleur se faisoit sentir avec plus de force. Le sol est une terre très-légère, aussi fine que de la poudre à poudrer. Il est impossible de rendre l'incommodité qui en résulte, lorsque les vents chauds de l'Ouest soulèvent cette poussière. La mauvaise qualité des eaux dont le pays abonde doit contribuer aussi pour beaucoup à le rendre mal-sain.

J'étois singulièrement récréé pendant nos marches par la variété des scènes et des personnages que j'avois sous les yeux, soit que les hommes du bâzâr ou marché cheminassent avec leurs femmes et leurs enfans, soit que la cavalerie du pays s'exerçât à la manière orientale, courant à toute bride, les cavaliers faisant feu derrière eux, comme s'ils étoient poursuivis par l'ennemi, puis s'arrêtant tout-à-coup, et retournant en avant avec la même rapidité qui les avoit d'abord entraînés dans leur fuite; manège qui effrayoit beaucoup les pauvres piétons placés sur leur route. Leur adresse dans le maniement de leurs chevaux est vraiment surprenante; car en voyant ces animaux, on ne

les croiroit pas capables de faire cinq milles. La marche imposante des éléphans qui portoient, les uns les principaux officiers, et les autres le bagage; une armée entière de chameaux et d'autres bêtes de somme, chargés de l'artillerie et des provisions, présentoient aux yeux d'un Européen un spectacle qui avoit quelque chose d'étonnant, de grand, et même de sublime.

Je remarquai dans la marche de cette armée un désordre très-apparent; non que mes connoissances militaires pussent me permettre de porter un jugement à cet égard; mais la différence frappante de ce que j'avois vu dans la marche du camp de sir Eyre Coote, dans le Carnatic, lorsque ses troupes al-

loient au-devant de l'ennemi , me donnoit occasion de faire quelques rapprochemens. .

La ville de Fetihpoür-Sikry , située au pied des montagnes dont j'ai parlé , est considérable , et les terres qui l'entourent sont assez bien cultivées. Sur le sommet de la colline la plus élevée , est une grande mosquée , bâtie par Akbar. L'édifice est dans un beau style d'architecture maure. On y monte par de très-larges degrés qui partent du pied de la colline , et qui conduisent à un portail d'une grande magnificence ; c'est l'entrée principale. On entre ensuite dans une grande place toute pavée , sur laquelle est bâtie la mosquée , et tout autour sont des logemens pour les



prêtres. Au pied de cette montagne on voit les ruines du palais, qui couvrent encore un grand espace de terrain. Le palais est entièrement détruit; et le seul reste qui atteste son ancienne splendeur, est la porte principale. Derrière cette montagne étoit un lac artificiel: lorsque le palais existoit, il étoit couvert de bateaux, destinés à l'amusement de la famille de l'empereur. Pour rétablir ce lac, il faudroit le reconstruire entièrement; car non-seulement il est à sec, mais toutes ses parties sont en culture. L'eau, qui est en général mauvaise dans tout ce canton, se trouve au contraire très-bonne dans la mosquée, dont les puits sont creusés à une profondeur plus qu'ordi-

naire , et au-dessous du niveau du sel qui produit le salpêtre. Pendant notre séjour en ce lieu , nous nous aperçûmes que la chaleur augmentoit considérablement depuis quelques jours. Nous partîmes le 26, et nous allâmes camper à Séid-pour , distant d'à peu près sept koss. Le pays nous offrit là un tout autre aspect : nous traversions des terres bien cultivées et richement diversifiées. Au sud-ouest du village, notre vue se reposoit agréablement sur des collines, des vallées et des plaines fertiles. Ce village avoit été pillé et brûlé quelques mois auparavant , et tous les habitans avoient été massacrés par Mohammed - Beyg - Khân , un de ceux qui disputèrent l'autorité

sous le nom du grand moghol après la mort de Nedjef Khân ; le même qui , quelque temps après , assassina , de sa propre main , le chef de l'armée , Myrzâ Chefé'y Khân ; il fut mis à mort pour ces crimes et pour d'autres semblables , par ordre de Madhadjy Scindia , chef Mahratte.

Le lecteur se fera une idée de la chaleur que nous éprouvions , quand il saura que le thermomètre de Farenheit , placé à l'ombre , vers le milieu du jour , montoit à 106 degrés. Les tourbillons de poussière que le vent élevoit et qui obscurcissoient l'horizon , nous empêchèrent , pendant plusieurs jours , de voir coucher le soleil. Plusieurs coups de vent du nord-est au sud-ouest

se firent sentir pendant mon séjour à Séïdpoür : les naturels les nomment *aoundy*<sup>a</sup> et *typhoun*<sup>r</sup> ; mais on peut bien les appeler des ouragans, car ils renversent tout sur leur passage, et sont précédés d'une si grande quantité de poussière, qu'il semble voir des cavernes mouvantes s'approcher pour engloutir le spectateur épouvanté. Pas une seule tente ne resta debout pendant une de ces tourmentes. La masse de poussière mise en mouvement, qui s'avance semblable aux vagues de la mer agitée, donne une juste idée de ces tempêtes qui ont lieu dans les plaines de l'Arabie et de l'Afrique que Lucain, et après lui Adisson, ont si admirablement décrites.



« Tout à coup se précipitent les  
 » impétueux ouragans, ils tourbil-  
 » lonnent dans l'air et, dans leurs  
 » jeux terribles, enlèvent le sable en  
 » tournoyant, et balayent la vaste  
 » plaine. Le voyageur désespéré  
 » voit, avec stupeur, l'aride désert  
 » s'élever autour de lui et meurt  
 » étouffé dans la poussière ».

Le lecteur ne sera peut-être pas  
 fâché de faire la comparaison de  
 ces vers avec ceux de Thompson.

« Le sable soulevé au loin se  
 » meut en spirale, et ce premier  
 » tourbillon, profitant de la rota-  
 » tion qui lui est imprimée, de-  
 » vient une trombe qui s'agrandit  
 » et s'épaissit de plus en plus. La  
 » tempête enveloppe tout, entraîne  
 » tout, et élève le désert en colonne

» jusqu'à ce que, parvenue à sa plus  
 » grande hauteur, cette masse re-  
 » tombe. Plongée pendant la nuit  
 » dans un profond et funeste som-  
 » meil, la kâravâne est ensevelie  
 » sous les montagnes qui descen-  
 » dent des airs pour l'écraser ».

Les mouvemens de l'armée com-  
 mandée par Myrzâ Chefé'y Khân  
 dérangèrent mon projet d'aller à  
 Dehly ; et comme il n'étoit pas  
 probable que je pusse arriver à cette  
 capitale sous la garantie de l'am-  
 bassade du major Brown, je crus  
 qu'il étoit prudent de diriger ma  
 route vers Gualior, le pays étant  
 d'ailleurs occupé par deux armées  
 ennemies, peuplé de maraudeurs  
 et envahi par les Seykes<sup>s</sup> de la  
 province de Lâhor. Je fis donc par-

tir tous mes effets sous l'escorte d'un détachement de Cipayes, et je pris congé du major Brown dans la nuit du 28 avril. Outre les dangers dont je viens de parler, le pays étoit encore infesté de voleurs, et mon escorte fut attaquée dans sa marche par un détachement considérable de cavalerie; mais grâce à la bonne conduite du hâvildâr<sup>h</sup>, rien ne fut enlevé. Le 29, j'arrivai au village de Dohlpoûr; le lendemain je traversai la rivière Tchomboll, et fis trois koss dans la direction du nord-ouest, à travers le plus mauvais pays que j'aie vu, plein de ravines et de trous profonds. Parvenu dans la plaine, je campai sous les murs d'un grand fort de terre, qui avoit récemment été pris sur le ranâ<sup>r</sup> de

Gohed par le chef Mahratte , Madhadjy Scindia. Le qil'ahdâr<sup>a</sup> ou gouverneur accueillit favorablement tous nos gens , leur donna la faculté de se procurer dans le fort des grains et des végétaux , mais ne voulut jamais me permettre d'y entrer.

Le pays par lequel je venois de passer étoit des plus affreux et des plus tristes ; on n'y voyoit pas un brin d'herbe , et l'intensité de la chaleur y étoit excessive. J'arrivai à Noûr-âbâd le premier de mai. C'est une petite ville , ayant un vieux fort en pierre , et un petit pont aussi en pierre sur un nellah<sup>n</sup> , ou petit bras de la rivière Tchomboll. Le pont a sept arches élevées et étroites. Sur les trois arches du milieu sont deux



pavillons découverts, couronnés de dômes de chaque côté; et aux deux extrémités des deux autres arches, sont de petits cônes construits de la même nature de pierre que le pont, et terminés par de petits dômes. Le reste du pont aboutit au rivage. J'arrivai le jour suivant à Gualior. J'oubliois d'observer que, dans tout le pays que j'avois traversé, depuis mon départ de Dohpouir, il n'y avoit pas la moindre apparence de culture ou d'habitation. Il est vrai que nous étions alors dans la saison la moins favorable, et que les vents chauds qui avoient commencé à souffler avec une violence peu commune, semblables à l'Ange de la désolation, avoient tout détruit sur leur pas-

sage. Il faut remarquer de plus, que ce pays est situé entre la belle province de Maloùah et le pays encore sous la dépendance du grand moghol, et que par conséquent il est le théâtre de guerres continuelles, surtout depuis l'établissement de la puissance mahratte.

La forteresse de Gualoir est bâtie sur le sommet d'une montagne assez considérable, s'élevant en pente douce du sein d'une plaine parfaitement unie. A l'ouest sont quelques collines assez hautes, entre lesquelles est le passage de Nérouah, conduisant à Aoùgian, capitale de la province de Maloùah, actuellement occupée par Madhadjy Scindia. Le rocher sur lequel se trouve le fort est coupé à

pic de tous côtés, tant par l'art que par la nature. A l'extrémité nord-ouest est une citadelle avec un palais, et une rangée de sept portes conduisant à la ville, au pied de la montagne. La ville et toute la circonférence de la montagne même sont entourées d'un mur. Cette place, considérée sous le double rapport de sa situation naturelle et des travaux qui ont été exécutés pour sa défense, est généralement regardée par les Européens comme le Gibraltar de l'Inde. On y voit encore les restes de quelques belles maisons et une mosquée.

La place de Gualior servoit de prison d'Etat sous l'empire des Moghols. On y exiloit ceux de la famille royale qui pouvoient cau-

ser quelque ombrage ; on y entretenoit , pour leur amusement , une grande ménagerie d'animaux féroces , tels que des lions , des tigres , etc. On cultive , à ce que j'ai ouï dire , une assez grande étendue de terrain sur le sommet de cette montagne. L'eau y est fort abondante , de sorte qu'un gouverneur actif et vigilant seroit toujours en état de la protéger contre les efforts de l'armée la plus nombreuse , qui ne pourroit l'attaquer que d'en bas.

Cette célèbre et ancienne forteresse , située au centre de l'Hindoustân proprement dit , est à quatre-vingts milles au sud d'Agrah , l'ancienne capitale de l'empire , à cent trente de la partie du Ganges



la plus voisine , à plus de huit cents milles de Calcutta par le plus court chemin , de neuf cent dix milles par le chemin ordinaire , et à deux cent quatre-vingts milles environ des frontières anglaises. D'après les anciennes démarcations , Gualior fait partie du ssoùbah d'Agrah , et il en est souvent fait mention comme de la capitale d'un district qui produisoit un revenu considérable. L'histoire de l'Hindoustân commence à en parler en l'année 1008 : elle se rendit deux fois par famine , dans les deux siècles suivans. Il est probable qu'elle a de tout temps été considérée comme un point de la plus haute importance , tant à cause de sa situation par rapport à la capitale , que par l'avantage de sa

position, qui la faisoit juger imprenable. Quant à sa position relative, on doit remarquer qu'elle est placée sur la route d'Agrah à Maloûah, au Guzarate et au Dekehan, près de l'endroit où cette route s'engage dans le canton montagneux qui s'étend de Bendelkend, Maloûah et Adjemyre, jusque le long du Djemnah, dans la plus grande partie du cours de ce fleuve. D'après les avantages naturels de cette forteresse, il est permis de penser que la possession en étoit aussi nécessaire aux empereurs régnans dans l'Hindoustân, que celle du château de Douvres pouvoit l'être aux rois Saxons et Normands de l'Angleterre.

Il paroît que lors du démembrement de l'empire Moghol, cette for-

teresse échut en partage à un râd-jah de la tribu indienne des Djâttés<sup>d</sup>, qui, sous le titre de Rânâ<sup>r</sup> de Gohed ou Goh, prit le gouvernement du district dont elle dépend immédiatement. Elle a plus d'une fois changé de maître depuis cette époque : les Mahrattes, dont la puissance s'étend dans tous ses environs, l'ont quelquefois possédée, aussi-bien que le rânâ ; mais jamais par d'autres moyens que la famine ou la trahison.

Madhadjy Scindia étoit maître de Gualior en 1779. Vers la fin de cette année, le Gouverneur-général et le conseil du Bengale conclurent avec le rânâ de Gohed une alliance, d'après laquelle il lui fut envoyé un secours de quatre

bataillons de Cipayes, de cinq cents hommes chacun, et de quelques pièces d'artillerie, son district étant envahi par les Mahrattes, et lui-même bloqué dans le fort de Gohed. Le grand objet du traité étoit de pouvoir pénétrer dans le pays de Scindia, et de lui faire évacuer la partie occidentale de l'Inde, où il étoit encore, et d'où il observoit tous les mouvemens du général Goddard, occupé à soumettre le Guzarate. L'idée de M. Hastings, en adoptant cette mesure, étoit que Scindia, en voyant ses Etats en danger, abandonneroit la fédération dont il étoit un des principaux membres, et faciliteroit ainsi les moyens d'entrer en arrangement avec la Cour de Pat-



nah , siège principal du gouvernement des Mahrattes. Il ne fut point trompé dans son attente. Le major ( aujourd'hui colonel ) Popham , qui fut chargé du commandement de la petite armée , eut tout le succès qu'on pouvoit espérer ; non-seulement il délivra le pays , mais il chassa l'ennemi d'un de ses plus importans districts , et s'en rendit maître.

M. Hastings , qui avoit si justement pensé que la possession de Gualior , s'il étoit possible de prendre ce fort , en ouvrant un chemin dans les États de Scindia , élèveroit aussi la gloire et la réputation des armes anglaises bien au delà des risques et des dépenses de l'entreprise ; M. Hastings communiqua ,

à plusieurs reprises, son opinion au major Popham, et lui manifesta son désir de réaliser ce projet. Il fondeoit ses espérances de succès sur ce que la garnison, chargée de défendre la place, devoit avoir une confiance aveugle dans sa force naturelle. Il fut donc décidé qu'on en feroit l'attaque. Comme on ne connoît que d'une manière très-générale les circonstances qui en ont déterminé la réussite, j'ai ajouté les détails suivans sur la manière dont on s'empara de la forteresse, d'après une lettre que le capitaine Jonatham Scott (1), alors inter-

---

(1) M. Jonathan Scott est actuellement à Londres, où il a déjà publié différens ouvrages de la plus haute importance, tant sur la littérature orien-

prête persan du major Popham, écrivit à son frère Jean Scott, ce dernier a bien voulu me permettre de l'insérer dans cet ouvrage.

« La forteresse de Gualior est si-  
 » tuée sur un rocher d'à peu près  
 » quatre milles de long, mais étroit,  
 » d'une largeur inégale, et pres-  
 » que plat au sommet. Les flancs  
 » en sont tellement escarpés, qu'ils  
 » paroissent presque perpendicu-

---

tale que sur l'histoire de l'Inde. Parmi ses excellentes productions, dont la nomenclature seroit déjà considérable, nous nous bornerons à citer un recueil de Contes, Fables et Lettres traduits de l'arabe et du persan en anglais. Londres, 1800, en 1 vol. *in-8<sup>o</sup>*. et une histoire du Dekehan, traduite du persan de Ferichtah, avec de curieuses additions, en 2 vol. *in-4<sup>o</sup>*. (L-s.)

» laires de toutes parts; car l'art a  
» eu soin de rendre tels tous les  
» endroits qui ne l'étoient pas natu-  
» rellement : son élévation au-des-  
» sus du niveau de la plaine est de  
» deux à trois cents pieds. Les  
» remparts, bâtis sur le bord du  
» précipice, règnent tout à l'en-  
» tour; et le seul accès possible est  
» par des marches ou degrés prati-  
» qués sur un des côtés du roc. La  
» porte qui regarde la campagne  
» est défendue par un mur et des  
» bastions, protégés à leur tour par  
» sept portes, placées à une cer-  
» taine distance l'une de l'autre.  
» En dedans des murs il y a de  
» nombreux et magnifiques bâti-  
» mens, de grands réservoirs d'eau,  
» des puits et des terres cultivées,



» de sorte que ce fort est à lui seul  
 » un petit district. La ville est si-  
 » tuée au nord-ouest, au pied de  
 » la montagne ; elle est assez spa-  
 » cieuse , bien bâtie, et les mai-  
 » sons en sont toutes de pierre. On  
 » auroit vainement assiégé cette  
 » place ; on ne pouvoit s'en em-  
 » parer que par blocus ou par sur-  
 » prise.

» Une tribu de bandits , du dis-  
 » trict du Rânâ , avoit coutume de  
 » piller aux environs de la ville , et  
 » ils étoient une fois entrés, pen-  
 » dant la nuit , dans le fort , en gra-  
 » vissant le rocher , et franchis-  
 » sant le mur. Ils avoient instruit  
 » le rânâ de cette circonstance ,  
 » il avoit souvent pensé à en  
 » profiter lui-même ; mais il ne

» comptoit pas assez sur ses troupes  
» pour exécuter une entreprise aus-  
» si périlleuse. Il fit connoître ce  
» moyen au major Popham, qui  
» chargea un détachement de ces  
» voleurs de conduire sur les lieux  
» quelques - uns de ses espions :  
» ils y grimpèrent effectivement  
» à la faveur de la nuit, et s'assu-  
» rèrent que les gardes s'endor-  
» moient ordinairement après la  
» ronde faite. Le major Popham  
» ordonna la fabrication des échel-  
» les nécessaires, mais avec tant  
» de secret, qu'à l'exception de  
» quelques personnes et de moi,  
» on n'en eut aucune connoissance  
» avant l'instant où l'attaque devoit  
» s'effectuer.

» Dans la soirée du 3 août, un

» détachement reçut ordre de se  
» tenir prêt à marcher sous le com-  
» mandement du capitaine Wil-  
» liam Bruce; et le major Popham,  
» à la tête de deux bataillons, sui-  
» vit de près ce détachement, qui  
» devoit donner l'assaut. On avoit  
» fait faire, pour les Cipayes, des  
» souliers d'une étoffe de laine, rem-  
» bourrés de coton, afin d'éviter  
» le plus léger bruit, soit en appro-  
» chant, soit en gravissant le ro-  
» cher. A II heures, cette troupe  
» partit de Reypour, à 8 milles de  
» Gualior; et marchant par des che-  
» mins non-fréquentés, elle arriva  
» un peu avant le jour. A son arrivée  
» au pied du rocher, le capitaine  
» Bruce aperçut les fanaux qui ac-  
» compagnoient la ronde, le long des

» remparts , et entendit tousser la  
» sentinelle : c'est le signal en usa-  
» ge pour avertir que tout est tran-  
» quille dans les camps ou dans les  
» garnisons de l'Inde. Ce qui au-  
» roit pu ralentir le courage de  
» beaucoup d'hommes , n'inspira  
» que plus de confiance au capi-  
» taine Bruce. Il s'assura que le  
» seul temps favorable à l'exécu-  
» tion de son dessein étoit celui  
» d'une ronde à l'autre. En consé-  
» quence , lorsque les lumières fu-  
» rent passées , on dressa les échel-  
» les de bois contre le rocher : un  
» des voleurs y monta d'abord , et  
» revint annoncer que les sentinel-  
» les dormoient. Notre ingénieur ,  
» le lieutenant Cameron , monta  
» ensuite , et fixa sur les créneaux



» de la muraille une échelle de  
» corde : cette dernière seule de-  
» voit servir à escalader le mur ;  
» celles de bois n'étoient utiles que  
» pour attacher celles de cordes ,  
» et faciliter les moyens de gravir  
» le rocher. Quand tout fut prêt ,  
» le capitaine Bruce y monta à la  
» tête de vingt grenadiers cipayes ;  
» et , à l'abri du parapet , les ras-  
» sembla sans être aperçu. Mais  
» trois d'entre eux , oubliant les  
» ordres , firent feu sur des gardes  
» endormis auprès d'eux. Cette im-  
» prudence faillit faire echouer  
» l'entreprise. L'alarme se répan-  
» dit dans la garnison , et les sol-  
» dats qui la composoient accou-  
» rurent en grand nombre vers la  
» place ; mais comme ils igno-

» roient le nombre des assiégés ,  
» ceux sur lesquels on avoit tiré  
» étant morts sur le coup, ils fu-  
» rent tenus en respect par la crain-  
» te, et n'osèrent avancer contre le  
» feu bien soutenu de ce petit dé-  
» tachment de grenadiers. Cette  
» circonstance donna le temps au  
» major Popham de venir lui-même  
» au secours du capitaine Bru-  
» ce. Alors la garnison se retira  
» dans les bâtimens de l'intérieur,  
» fit partir quelques rockets ou fu-  
» sées volantes, et bientôt après  
» s'enfuit précipitamment par les  
» portes. Les chefs s'assemblè-  
» rent dans une maison et y arbo-  
» rèrent un pavilion blanc. Le ma-  
» jor Popham leur envoya un offi-  
» cier, qui leur promit quartier

» et protection. C'est ainsi qu'en  
 » moins de deux heures nous pri-  
 » mes possession de cette étonnante  
 » et importante forteresse. Nous  
 » n'eûmes que vingt hommes bles-  
 » sés et pas un de tué. Les enne-  
 » mis, de leur côté, perdirent leur  
 » gouverneur Bapoguy, et pres-  
 » que tous leurs officiers supérieurs  
 » furent blessés ».

Il est nécessaire d'ajouter à ces  
 détails que, quelque temps après,  
 le fort fut remis au rânâ de Gohed,  
 qui l'a conservé jusqu'au temps où  
 je parle maintenant. La paix con-  
 clue entre le gouvernement anglais  
 et Scindia n'étant pas ratifiée, ce  
 chef trouva le moyen d'investir de  
 nouveau la place, et d'en faire  
 le blocus avec soixante - dix mille

hommes. Cependant il ne put s'en rendre maître que par la trahison d'un des officiers du rânâ, qui y introduisit les troupes mahrattes. Je joins ici une vue de Gualior, prise du côté par où les Anglais l'escaladèrent, à peu près vers le milieu de la montagne.

Ce seroit le comble de l'ingratitude de ne pas parler ici des honnêtetés de toute espèce dont je fus comblé par messieurs Anderson, alors au camp de Scindia pour négocier le traité de paix et d'alliance entre la Compagnie anglaise et ce chef des Mahrattes, traité où ils montrèrent tant d'habileté. M. Anderson m'avoit envoyé, pour protéger mon voyage, une escorte de cavalerie mahratte, ce qui



étoit indispensable, dans l'état actuel du pays.

L'extrême fatigue que j'avois essuyée, les chaleurs excessives, et l'action continuelle du soleil, auquel j'étois exposé en faisant mes dessins, jointes au mal-aise que je ressentois depuis quelque temps, avoient altéré ma santé, au point que je fus plusieurs jours à Gualior sans pouvoir sortir. Il me fut impossible, pendant mon séjour, de visiter le camp des Marhattes, la paix n'étant pas encore définitivement arrêtée. Les plus légers soupçons auroient suffi pour retarder une époque si désirée; et ces peuples ne peuvent imaginer qu'il y ait des hommes qui se décident à voyager uniquement pour

acquérir des connoissances scientifiques, de quelque nature que ce soit. Je résolus, en conséquence, après un repos de dix jours, de poursuivre ma route en toute hâte vers Luknau; et par le moyen de porteurs, je partis sur le champ, laissant mes domestiques me suivre à leur aise avec mon bagage.

Je me mis en chemin dans la nuit du 12. J'arrivai le soir à Gohed, où je ne devois m'arrêter que quelques heures pour me rafraîchir; mais j'y rencontrai un Anglais, horloger de son état, qui commandoit pour lors deux bataillons de l'infanterie du rânâ. Il me confia franchement que, fatigué de la carrière militaire, il avoit le désir de retourner sur le territoire an-

glais, pour y reprendre son ancienne profession. Il avoit amassé, au service du rana, une petite fortune, avec laquelle il avoit envie de se retirer, mais comme il ne lui étoit pas permis de partir, il se voyoit privé de tout moyen de la faire passer en lieu de sureté. Il me pria donc de me charger de sa cassette jusqu'à Luknau, où je la remis à son ami. Mais si j'avois pu prévoir combien étoit affreuse la contrée que j'avois à traverser, je me serois refusé à cette commission. Il est bien impossible de se figurer rien de plus triste et de plus stérile que tout le pays depuis Gohed. On n'y rencontroit pas un seul village, et à peine y voyoit-on une figure humaine, jusqu'auprès de la rivière

Chomtull, dont les bords, très-élevés, sont sillonnés de ravins profonds, dans lesquels se trouvent quelques huttes. Lorsqu'un étranger traverse ces lieux, il voit d'un moment à l'autre, sur son passage, un être à demi sauvage, complètement armé. Mais heureusement l'appareil d'un Européen, lorsqu'il y voyage aujourd'hui, lui tient lieu de passe-port. Je fus deux jours et une nuit pour faire le chemin de Guallior à Étaïah. Vers le milieu du jour les chaleurs étoient extrêmes. Mes porteurs s'étant égarés dans cet océan de sable, m'y déposèrent un instant pour reconnoître la route qu'ils avoient à prendre. Il y avoit deux heures que j'étois dans cette position, lorsque quelques-uns d'en-



tre eux revinrent. Je ressentis une joie vive en revoyant une figure humaine : en vérité, il étoit impossible de se fâcher de ce qu'ils avoient tant tardé; en considérant combien ces malheureux avoient eu à souffrir. La vue de quelques brins d'herbe à Étaïah me fit croire que c'étoit un Éden.

J'arrivai le 16 à Luknau, et ce fut là le terme de mon voyage. Les grandes chaleurs et la fatigue m'avoient occasionné une dyssenterie et des palpitations de cœur, dont je fus long-temps à me rétablir. Le colonel Polier (1) me reçut avec son hospitalité accoutumée, et je

---

(1) Voyez sur ce respectable et savant militaire, la note ci-dessus, t. I, p. 28. ( L-s. )

restai à peu près dix jours chez lui. Mais comme mon indisposition alloit plutôt en augmentant qu'en diminuant, j'en attribuai la cause à sa demeure, qui étoit un grand boungâlaù (1), beaucoup trop

---

(1) Les boungâlaù b, dans l'Inde, sont des bâtimens élevés sur une plateforme en brique, à un, deux ou trois pieds du sol. Leur distribution consiste, pour l'ordinaire, en une grande pièce au centre, qui sert de salle à manger et de salon; dans les coins sont des chambres à coucher. La couverture, qui est en chaume, se prolonge sur les côtés. Entre chaque chambre du coin, sont des *viranders* ou portiques ouverts, sous lesquels on passe les soirées. La salle du centre est éclairée sur les côtés par des fenêtres, et au centre par une grande porte. Quelquefois, à chaque

chaud pour moi. Alors le colonel Martin m'offrit obligeamment sa maison, qui étoit toute en briques. Ma santé revint par degrés; et je puis dire aujourd'hui que je suis redevable de mon retour à la vie aux soins multipliés de cet ami, et à quelques remèdes pris à propos.

Je ne puis me dispenser d'ajouter que je dois à cet officier une reconnaissance particulière, pour les preuves sans nombre d'attachement et d'intérêt qu'il m'a prodiguées. Pendant mon séjour chez lui, j'exécutai plusieurs dessins, entre

---

extrémité du bâtiment, les *viranders* du milieu sont couverts, et forment chambre.

114 VOYAGE PITTORESQUE

autres un très-grand, représentant  
une vue du palais du nâbâb, d'a-  
près lequel la gravure ci-jointe a  
été copiée.



---



---

 CHAPITRE VIII.

Départ de Luknau. — Voyage en descendant la rivière de Goumty. — Dangers que l'on court de la part des *Banditti*. — Djyonpour. — Mausolée. — Sasserâm. — Mausolée de Chyrchâh — Mort de M. Cleveland. — Arrivée à Calcutta. — Réflexions sur l'état des Arts dans l'Inde. — Nouveau projet. — Avis aux Artistes qui voyagent dans l'Inde.

MA santé étant passablement rétablie, je me déterminai à retourner à Calcutta; mais au lieu de suivre la route que j'avois déjà prise, je résolus de descendre le Goumty. Je partis donc de

Luknau le 16 de juillet ; mais les détours et les circuits de la rivière ne me permirent pas d'entrer dans le Ganges où elle se jette , avant le premier d'août.

Les bords de la rivière de Goumty sont magnifiques en beaucoup d'endroits , particulièrement dans cette saison , recouverts d'une couche unie de terre végétale , et tapissés d'une belle verdure. Plusieurs villages sont situés sur les rives entre Luknau et Djyonpoür , mais je trouvai moins de culture que j'en attendois , d'après leur population apparente. Il est en quelque sorte dangereux de voyager sur ce fleuve sans une escorte de soldats. Nous aperçûmes près du village de Sulthânpoür un corps d'à peu près

cinquante hommes de cavalerie , faisant partie de la troupe du fameux brigand Rashing , redoutable par ses déprédations. Sa bande suivit nos canots pendant toute une nuit , à cinquante brasses de distance ; mais la vigilance de mes Cipayes les empêcha d'attaquer , et au point du jour ils renoncèrent à leurs projets.

Non loin de la jonction de cette rivière avec le Ganges est situé le fort de Djyonpouër. Ce bâtiment est d'une étendue considérable , placé sur un banc élevé , et commandant le pont. Il est actuellement ruiné en grande partie , quoique , par sa force et sa position , il eût suffi pour défendre tout le pays , depuis le Ganges jusqu'à Luknau.

Il fut construit, en 1102 de l'hégire, par le sulthân Feyrouz-Châh et a été, pendant quelque temps, le siège de l'empire. Chédj'ah Djihân, vézyr du sulthân Mohhammed Châh, pendant la minorité de son fils le sulthân Mahhmouïd Châh, prit le titre de Sulthân Cherqy, ou roi de l'Est, s'empara du Bahâr, et fixa sa résidence à Djyonpouër, où il construisit le grand Mesdjed<sup>m</sup>, ou mausolée, qu'on y voit encore, et qu'il destinoit à lui servir de tombeau, ainsi qu'à sa famille. Cette ruine présente, en avant, une grande pyramide tronquée, le sommet ayant été rasé. Son extérieur est couvert d'ornemens. Au milieu de l'édifice, qui contient les restes du tombeau, est un dôme moins élevé



que la façade. D'après les fondations qui existent encore, il paroît qu'il y avoit aussi en face un corps de bâtiment carré.

Le pont de pierre sur la rivière de Goumty, dans cet endroit, est encore en assez bon état. Il consiste en seize pointes d'arches. De chaque côté du pont sont plusieurs petites boutiques construites en pierre. Une inscription persane indique qu'il fut bâti, en l'an 1567, par Khâni Khânân, vézyr de l'empereur Akbar, ssoûbah-dâr<sup>s</sup> de la province d'Aoûde. La résistance qu'il présente depuis si long-temps à la violence d'un courant très-fort pendant la saison des pluies, prouve qu'il a été construit sur des principes bien raisonnés. Tout le monde

sait qu'il a été plusieurs fois submergé, et qu'en 1774, toute une brigade (1) anglaise fut obligée de le passer en canots.

La rivière de Goumty se réunit au Ganges à peu de distance de la ville de Bénarès, d'où je partis directement pour Bakhchar. J'eus envie aussi, à cette époque, de faire un voyage à Sasserâm, pays natal de l'empereur Chyrchah, à 20 koss dans les terres, d'y visiter son tombeau, et d'en prendre quelques dessins. Comme nous étions alors en pleine saison des pluies, j'éprouvai beaucoup de difficultés pour y arriver en palankin : mes

---

(1) Une brigade est composée de 10,000 hommes.

porteurs avoient de l'eau par-dessus les reins, et toute la contrée n'étoit qu'un grand étang.

Je fus frappé de la grandeur de ce monument. Il s'élevoit du sein d'un vaste lac, dont les bords étoient en maçonnerie, et où l'on descendoit par des marches en pierre, maintenant ruinées. J'en fis le tour, et par le temps que j'y employai, je jugeai qu'il pouvoit avoir un mille de circonférence. Le plan de ce mausolée est une base carrée, sortant du milieu du lac, portant sur chaque angle un pavillon couronné d'un dôme et terminé par une calotte sphérique. Sur cette base prenoit naissance un pont qui, d'après ses ruines, me parut avoir été composé de six

arches ceintrées en arc de cloître ,  
lesquelles joignoient l'autre bord  
du lac : sur deux des côtés règne  
un double escalier qui conduit à  
la surface de l'eau. Sur la base  
s'élève un bâtiment octogone ,  
ayant en face trois arcs en ogives ,  
et sur les angles , des pavillons ter-  
minés comme les précédens. Un  
peu en arrière de ce bâtiment on  
en trouve un autre de la même  
forme , percé d'une fenêtre sur  
chaque côté , avec des tours sur  
les angles ; et derrière celui-ci , un  
troisième encore de même forme ,  
ayant 92 pieds de diamètre , à l'ex-  
trémité duquel s'élève un dôme  
terminé par un pavillon dans le  
genre de ceux déjà décrits. Pres-  
que tout ce bâtiment est couvert



d'arbres et d'arbustes qui, insinuant leurs racines entre les jointures des pierres, contribuent puissamment à dégrader cette grande masse, qu'ils finiront par renverser de fond en comble. Le pays est montueux dans le voisinage, et tout autour du lac sont des tertres formés par les déblais provenant de son excavation, couverts d'arbres pour la plupart. L'intérieur de l'édifice est très-simple, et ne paroît pas même avoir jamais été décoré. Le tombeau de l'empereur est placé dans le centre et entouré de plusieurs autres, qui sont ceux de ses enfans. Le dôme, comme le reste de l'édifice, est bâti en pierres de taille peintes, mais aujourd'hui entièrement décolorées par le temps et le défaut d'entretien.

De retour à Bakhchar, je partis sur le champ pour Bâglepoür, où je trouvai mon ami, M. Cleveland, attaqué d'une maladie qui, en moins de trois mois, priva le continent indien d'un homme essentiellement utile, dont la perte, irréparable pour ses amis, fut vivement sentie du public.

Son application constante et sans relâche aux affaires, le peu de soin qu'il prenoit d'une santé délicate, le retard qu'il mit à chercher un climat plus salubre, hâtèrent le terme de sa vie. Il mourut à l'embouchure du Ganges, à bord d'un vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué pour le cap de Bonne-Espérance. Son corps fut rapporté à terre dans la chaloupe du pilote

qui conduisoit le vaisseau, et fut déposé à Bâglepouir, où on érigea en son honneur un très-beau monument.

J'arrivai à Calcutta après un voyage de neuf mois et quatorze jours, à travers un pays qui avoit été autrefois sous la dépendance des Moghols, l'empire le plus vaste et le plus riche dont les annales humaines aient jamais fait mention, et qui fut illustré par plusieurs grands hommes dans la politique et les armes.

Je ne saurois me rappeler les différentes scènes que j'ai eues sous les yeux pendant mes voyages, sans faire, presque malgré moi, une foule de réflexions sur l'état des arts dans l'Inde, sous son ancien

gouvernement et sous son administration actuelle. Les monumens étonnans qu'on y rencontre encore prouvent que les conquérans Musulmans avoient une connoissance approfondie de l'architecture, et qu'ils doivent avoir eu au moins du goût pour les grands édifices. Dans la peinture, au contraire, ils ne se sont exercés qu'à la miniature. Plusieurs de leurs ouvrages en ce genre sont recommandables par la composition comme par la délicatesse du coloris; mais tous leurs progrès dans cet art se bornent à l'usage des couleurs préparées à l'eau. Ils avoient à surmonter un obstacle bien plus grand encore, celui que leur présente leur religion même, en leur défendant de co-



pier la nature vivante. J'ignore si, à cet égard, les Arabes ont jamais transgressé la loi; mais il est probable que cette défense a eu moins de force dans l'Inde, par la raison que l'éloignement du siège principal de la religion mahométane a dû laisser aux princes indiens plus de liberté pour se livrer à la pratique d'un art *aussi agréable*.

Le Râdjah-Mahhal<sup>c</sup> d'Agrah est le seul monument qui témoigne le degré où la sculpture étoit parvenue chez les Maures; les fleurs dont il est décoré sont ciselées avec une adresse extrême.

Les Indiens sont, à mon avis, bien au-dessus des Mahométans pour les ornemens d'architecture. Plusieurs morceaux de sculpture

qu'on rencontre dans leurs édifices se distinguent par la beauté de l'exécution, et l'on peut dire qu'ils sont très-correctement dessinés, et découpés avec beaucoup de précision. La colonne de Viss Vicha<sup>v</sup>, à Bénarès, dont j'ai donné le dessin dans cet ouvrage, quoiqu'en pierres de taille, est une preuve de ce que j'avance; et une autre colonne tout-à-fait semblable pour la sculpture, mais exécutée en basalte noir, faisant partie de la collection du chevalier Charles Townley, peut encore donner une idée de leur excellence dans cet art. Cette colonne fut apportée de Gour, ville ancienne, aujourd'hui entièrement démolie, située sur la rive orientale du Ganges, presque vis-

à-vis de Râdjah-Mahhal<sup>f</sup>. J'ai vu plusieurs statues de métal coulé, relatives à la mythologie indienne, qui attestent des connoissances très-avancées dans l'art du fondeur. Ces ouvrages, par leur rapport avec la religion de Brâmah, sont précieux et curieux tout à la fois; mais comme ils sont purement mythologiques, les artistes qui les ont fait ont bien pu n'avoir d'autre dessein que celui de leur imprimer le caractère du symbole sacré; et peut-être ont-ils négligé, peut-être même n'a-t-il pas été en leur puissance de leur donner la grâce et la beauté des formes que nous admirons dans les statues grecques.

Les peintures des Hindous étant, ainsi que leurs sculptures, princi-

pablement destinées à rendre les objets de leur culte, ne sont pas aussi parfaites que celles des Maures, qui sont autant de portraits. En général, il est bien démontré qu'une étude constante de la simple nature produira des ressemblances d'une étonnante vérité, auxquelles le peintre d'objets imaginaires ne pourra jamais atteindre.

Je ne puis finir cet ouvrage sans parler du projet que j'avois formé, lors de mon dernier voyage, d'en entreprendre un autre, depuis le Ganges à travers le Dekehan, jusqu'à la côte occidentale de l'Inde; voyage que je recommande à l'attention particulière des artistes qui pourront, dans la suite, avoir oc-



casion de parcourir ces contrées, avec les mêmes dispositions qui m'ont entraîné loin de ma terre natale. J'avois l'intention de commencer ma course à Bénarès, et de la terminer à Surate. Cette partie de l'Inde n'ayant jamais été visitée par un artiste, on y recueilloit beaucoup de faits sur les antiquités du pays, plusieurs râdjahs de cette contrée possédant des domaines transmis de père en fils, depuis les temps les plus reculés dont il soit fait mention dans les annales indiennes. D'après l'épreuve que j'ai faite du caractère de ces peuples, je suis porté à croire qu'un pareil voyage pourroit être exécuté sans péril, et ne contribueroit pas peu à enrichir la

masse de nos connoissances sur le continent oriental.

Il n'est que trop vrai que la nécessité de se faire accompagner par un grand nombre de domestiques entraîneroit à des dépenses considérables : car, comme l'observe, avec raison, M. Orme dans le second volume (1) : « Les différentes castes de l'Inde étant attachées à des professions qui leur sont propres et, en quelque sorte, héréditaires, il est interdit à plusieurs d'entre elles de se prêter à des fonctions serviles ou de se livrer à des ouvrages pénibles ; et parmi celles mêmes qui ont en partage des occupa-

---

(1) History of Hindostan.

» tions de ce genre, chacune ne  
 » peut exercer que le travail même  
 » pour lequel elle est née. Le  
 » laboureur se croiroit déshonoré  
 » s'il employoit sa bêche ailleurs  
 » que dans le champ qu'il doit en-  
 » semencer; et telle est la force  
 » du préjugé, dans les races même  
 » les plus basses, que tel qui porte  
 » un fardeau sur sa tête, ne con-  
 » sentiroit pas à le porter sur ses  
 » épaules ». L'ample moisson de  
 gloire réservée à l'artiste qui met-  
 troit à exécution une telle entre-  
 prise, lui prépareroit plus de jouis-  
 sances que toute la fortune qu'il  
 pourroit amasser dans l'exercice  
 ordinaire de sa profession.

Un peintre qui se destine à par-  
 courir cette carrière doit réunir

trois grandes qualités : la connoissance parfaite de son art , et les moyens de rendre ce qu'il voit avec autant de promptitude que de correction ; le jugement pour choisir les sujets ; l'imagination pour les combiner et les disposer avec avantage. La première de ces qualités , je suppose qu'il la possède ; la seconde comprend le choix du sujet , et l'intelligence de tous les accessoires qui s'y rapportent ; la troisième renferme la combinaison de ces parties , de manière à ce que leur ensemble produise un effet général ; mais l'imagination doit être sévèrement dirigée par un jugement froid ; autrement nous n'aurions que des représentations idéales au lieu de la vérité , qui



doit être, par dessus tout, l'objet de ce genre de recherches. Chaque chose a son caractère propre, et c'est à découvrir ce caractère qu'il faut principalement s'attacher; car avec le talent même d'un Raphaël, si un peintre s'avise de donner à la représentation d'un Chinois les grâces et la beauté d'un Grec, quelque excellent que soit d'ailleurs son ouvrage, il ne peut raisonnablement prétendre à la réputation d'avoir caractérisé cette nation.

Bien d'autres voyages peuvent être faits dans cette intéressante contrée, par un artiste entreprenant. Nous savons que la côte de Malabar possède autant de beautés pittoresques qu'aucun autre pays du monde. De quel prix ne seroit pas,

à nos yeux, un dessin qui nous en offriroit les différentes scènes, soit par rapport aux accidens naturels, soit par rapport à l'historique et aux habitudes des peuples ? Les tableaux sont recherchés, à juste titre, comme monumens du pouvoir et de la supériorité du génie de l'homme appliqué à l'exercice d'un bel art; mais je ne puis m'empêcher de croire que ces tableaux acquerroient une bien plus grande valeur, s'ils se lioient par des rapports plus intimes avec l'histoire des différentes contrées, ou s'ils étoient la représentation fidelle des mœurs du genre humain.

F I N.

# NOTES

SUR

LE VOYAGE PITTORESQUE

DE L'INDE;

COMPOSÉES D'APRÈS DIFFÉRENS AUTEURS  
ORIENTAUX ET LES MEILLEURES RELA-  
TIONS DES VOYAGEURS FRANÇAIS ET  
ANGLAIS.

PAR L. LANGLÈS.





---

---

## NOTES.

### A.

**AOUDE**, ancienne ville de l'Indoustan, dont la fondation, suivant l'historien Ferichtah, remonte à plus de deux mille ans avant l'ère vulgaire. Elle se nomme en sanskrit *Ayódhia*, c'est-à-dire, la ville des combattans, et passe pour être la patrie du dieu Râma, lequel paroît être le même que le jeune Bacchus. (Voyez mes notes sur les dieux de l'Inde, de la Grèce et de Rome, dans les *Recherches asiatiques*, t. I de la traduction française.) Dans les beaux temps de l'empire moghol, Aoude étoit la capitale d'un Ssoùbah ou gouvernement de ce nom, et l'auteur de l'*Ayïn Akbéry* nous la représente comme la ville la plus considérable de son temps, et surtout comme un lieu particulière-

ment consacré à la dévotion des Hindous. Depuis, elle devint la résidence et la capitale des États d'un prince dont le nom doit être cher à tous les Français, le célèbre Choudjâ'a éd-Doùlah, qui accueillit si généreusement nos malheureux compatriotes, après les désastres que nous essayâmes dans l'Inde à l'époque de la guerre de sept ans. On trouve un précis historique de sa vie dans le tome troisième de ma traduction du *Voyage de Forster*. Aoude est située vers le 26<sup>e</sup>. degré 45 min. de latitude septentrionale, et le 80<sup>e</sup>. d. 7 m. de longitude, suivant Tieffenthaler, sur la rive méridionale du Gagra ou Sardjou, qui se décharge dans le Ganges, un peu au-dessous du 26<sup>e</sup>. degré de latitude. Voyez *Musei Borgiani codices manuscripti Avenses, Peguani, illustrati à P. Paulino à Sancto Bartholomæo*, pag. 149-153 : *Descript. de l'Inde, par Anquetil, Bernouilli, Tieffenthaler*, t. II, p. 381, et mes *Notes sur les Recherches Asiatiques*. Je ne dois

pas terminer cette note sans ajouter une observation qui m'a été communiquée par un estimable savant de la Société asiatique de Calcutta, M. Alexandre Hamilton, dont j'ai fait la connoissance pendant son séjour à Paris, et que je puis compter au nombre de mes meilleurs amis. « Je ne me rappelle pas, dit-il, que » Ferichtah dise que Ayôdhia ait été » bâti par Krichna; cela est possible, » puisque tout ce que lui et les autres » musulmans, excepté Abouï-Fazel, au- » teur de l'*Ayïn Akbéry*, ont dit de » l'ancienne histoire de l'Inde, est dénué » de tout fondement. Jamais Ayôdhia » ne fit partie des domaines de Krichna, » il en étoit séparé par ceux de la famille » de Bharata, et appartenoit à Râma » Tchandra et à son père Dusratha, qui » régnoient long-temps avant le 8<sup>e</sup>. *áva-* » *târ* (ou incarnation de Vichnou), et » même dans un *djouga* (ou âge) diffé- » rent. On trouve une histoire fort dé- » taillée de la ville d'Ayôdhia, dans la

» *Rámayána*, No. 35 des manuscrits  
 » indiens de la Bibliothèque impériale. »

*Aoundy*, ouragans. J'ignore l'origine de ce mot, sur lequel toutes mes recherches ne m'ont procuré aucun renseignement. Je serois tenté de croire qu'il y a erreur de la part de M. Hodges; car plusieurs savans voyageurs que j'ai consultés m'ont avoué ne point connoître ce mot, et ne se rappeloient pas l'avoir entendu prononcer dans l'Inde; peut-être est-ce une corruption du mot français *ondée*.

*A'thar* ou *æ'thr*, que l'on prononce par corruption *othr*, *attar*, etc., est un mot arabe qui signifie parfum, essence. Il désigne plus particulièrement et par excellence cette huile essentielle qui nage en très-petite quantité au-dessus de la surface de l'eau rose passée à l'alambic, et faite avec des roses extrêmement odorantes. Celles du Fayoum, de Chyráz, du Kermân et du Kachmyr, sont renommées pour leur excellence; aussi en tire-t-on la meilleure essence connue. Il est extrême-



ment difficile de se procurer cette essence dans toute sa pureté ; on la mêle souvent avec de l'huile d'aloës ou de sandal, ou avec d'autres essences bien moins précieuses. La découverte de l'essence de roses ne date pas de très-loin, et est due au hasard, comme beaucoup d'autres.

En 1612, la princesse Nour-djihân, nommée aussi *Mher ül-nicâ* (le soleil des femmes), si célèbre dans l'histoire de l'Hindoustân par sa beauté, par la passion qu'elle inspira au grand moghol Djihânguyr, et par la manière dont elle abusa de ce pouvoir pour satisfaire son ambition, donna une fête magnifique à son illustre époux ; parmi les amusemens raffinés qu'offrit cette fête, on remarquoit un étang rempli d'eau rose, sur lequel on pouvoit se promener dans des barques. Cette immense quantité d'eau rose étant restée quelques jours exposée aux rayons ardens du soleil, on la vit couverte d'une légère mousse ou huile qui se trouva être le parfum le plus dé-

licat que l'on eût encore savouré. On le recueillit avec soin, et ensuite on obtint, par les procédés de l'art, un objet que le hasard seul avoit procuré. Voyez mes *Recherches sur la découverte de l'essence de rose*, que je viens de publier en un vol. in-18, et le Mémoire de M. le colonel de Polier, *sur les moyens de faire cette essence*, tom. I, N<sup>o</sup>. XVI des *Recherches Asiatiques*.

Aureng-zeb (Mohhy éd-Dyn), surnommé A'lem-Guyr (c'est-à-dire vivificateur de la religion, ornement du trône et conquérant du monde), troisième fils du grand moghol Châh - Djihân, naquit le 11 de dzoûl qa'déh 1028 de l'hégire (octobre 1618) : l'impatience de régner ne lui permit pas de s'en remettre aux volontés de son père, ou au moins d'attendre que par la mort de ce prince il pût faire valoir ses droits au trône sans outrager la nature. Le 15 juin 1658, il le fit arrêter et le garda prisonnier dans la citadelle d'Agrah. Le 2 août de la

même année, suivant M. Dow (et le 20 juillet suivant M. Fraser), il monta sur le trône au milieu d'une nombreuse assemblée de nobles, dans le jardin d'Azâd-âbâd, à 2 kôss et demie de Dehly. Cette cérémonie se fit sans pompe, et il prit, à son avènement, le surnom de *A'lem-Guyr*. Il n'avoit pas encore quarante ans accomplis. Si quelques considérations pouvoient atténuer l'atrocité de la conduite d'Aureng-zeb envers son père, ce seroit la prédilection de celui-ci pour Dârâ-Chékouh, son second fils, et les témoignages éclatans qu'il lui en avoit donnés. La déposition de Châh-Djihân et sa détention furent la cause de la guerre acharnée que se firent ses deux fils Dârâ-Chékouh et Aureng-zeb. Ce prince, poursuivant le cours de ses succès, partit de Dehly le dimanche 2 janvier 1659, pour se rendre dans le Bengale, où il défit un autre de ses frères, sulthân Choudjâ'a, auprès de Komrah. Cette victoire le délivrant de tout compétiteur dangereux, il se fit

proclamer une seconde fois, le 15 mai 1659, à l'âge de 40 ans, 6 mois et 23 jours; et il ordonna que le commencement de son règne dateroit du premier de ramazân 1069 de l'hégire (12 mai 1659). Le 14 janvier 1661, il fut obligé de sévir contre son propre fils, qui s'étoit ligué contre lui avec le fils de Dârâ-Ché-kouh. Enfin, pendant le cours de son long règne, il eut presque toujours les armes à la main. Il conquit Vidjapour, Hhaïder - âbâd, et beaucoup d'autres forts et territoires du Dekehan. Il eut surtout beaucoup d'inquiétudes de la part du fameux radjah Sevâdjy, le fondateur de la puissance Mahratte. Les revenus de l'empire s'accrurent considérablement sous son règne, et se montèrent à 905,390,760 fr.

Après une vie très-agitée, et non exempte de crimes et de remords, qu'il savoit cacher sous les dehors trompeurs de la dévotion et du calme, Aureng-zeb mourut à Ahhmednagor, le vendredi 28 de dzouï



qa'déh, l'an 1119 de l'hégire (le 21 février 1707), après un règne de 50 ans solaires, deux mois, 28 jours. Il étoit âgé de 90 années lunaires et 14 jours. L'époque de sa mort fut aussi celle de la décadence de l'empire moghol. Les guerres civiles dont lui-même avoit donné l'exemple, se rallumèrent parmi ses enfans; les gouverneurs et les princes hindous tributaires, profitèrent des troubles élevés dans la famille impériale pour se rendre indépendans, et les *nâbâb* (ou vice-rois) devinrent bientôt des souverains. Les secours qu'ils recevoient des Européens contribuèrent encore à les affaiblir, et sur les ruines de la puissance du grand moghol et de ses tributaires, s'est élevée la puissance colossale des Anglais, laquelle chaque jour prend de nouveaux accroissemens. Voyez *Ashort History of the moghol emperors*, etc., p. 29-36, à la tête de *l'History of Nadir Shah*, etc., par Fraser; et *Dow's History of Hindostan*, etc., t. III, p. 218 et suiv.

## B.

Budjeraù, mieux Badjérà ; est une espèce de barque dont on se sert dans le Bengale : on en trouve un dessin fort exact dans la *collection of 250 coloured etchings, descriptive of the manners, customs, and dresses of the Hindoos, by Solvins, VIII<sup>e</sup>. section, n<sup>o</sup>. 3.* Cette intéressante et inappréciable collection a été gravée à Calcutta par le dessinateur même. Cet artiste joint à un talent vraiment distingué, une qualité bien rare parmi les peintres modernes, c'est l'extrême exactitude et le courage de sacrifier tous les agrémens imaginables à l'austère vérité. Il est fâcheux que des avaries résultantes du climat de l'Inde aient empêché de tirer autant d'épreuves que les planches en auroient pu fournir en Europe : ces avaries, et le grand éloignement du pays où elles ont été gravées, en ont rendu les exemplaires extraordinairement rares en Angleterre. Je suis pourtant assez heureux pour en posséder un.

Balcon. Ce mot est évidemment la corruption de deux mots persans, *balâ* haut, et *khâunéh* maison, édifice.

Le Bor est une barque sur laquelle on transporte le riz dans l'intérieur des terres. On s'en sert aussi pour charger et décharger les vaisseaux qui sont en rade. Voyez page 18 du *Catalogue of 250 coloured etchings, descriptive of the manners, customs, character, dress and religious ceremonies of the Hindoos, by Solvins, Calcutta. 1791.* La planche N<sup>o</sup>. 6, section IX<sup>e</sup>. de cette inestimable collection, offre un dessin fidelle et détaillé de cette espèce de barque.

Bénarès, corruption de l'ancien mot sanskrit *Vardnesi*, composé des deux noms des deux ruisseaux qui circulent autour de cette antique ville. On la nommoit aussi autrefois *Kasi* (prononcez Kachi), la *Cassidia* de Ptolémée, qui la place vers le 25<sup>e</sup>. degré de latitude. Selon M. le major Rennell, elle git au 25<sup>e</sup>. d. 24'

de latitude, et au 83<sup>e</sup>. d. 13' de longitude de Greenwich, c'est-à-dire, au 80<sup>e</sup>. d. 53' de l'Île de Fer. Comme j'ai donné une description fort étendue de cette ville célèbre et savante dans mes notes sur le *Voyage du Bengale à Saint-Petersbourg*, par M. Forster, t. I, p. 93-96, il me suffit d'y renvoyer le lecteur curieux d'avoir des renseignemens plus étendus que ceux que donne M. Hodges.

Bhyze, corruption du mot sanskrit *vaisya*, qui désigne la troisième caste des Hindous : « Afin que la race humaine » pût se multiplier, dit Menou, CELUI » QUI EST, sous la forme de Brahmâ, fit » sortir les Brâhmanes, les *Kchatriya* » et les *Vaisya*, et les *Soudra* (ainsi » nommés à cause de l'écriture, de la » protection, des richesses et du travail) » de sa bouche, de son bras, de sa cuisse » et de son pied! . . . . .

» Pour conserver cet univers, l'être » supérieurement glorieux assigna des de- » voirs distincts à ceux qui étoient sortis



» séparément de sa bouche, de ses bras,  
» de sa cuisse et de son pied.

» Il assigna pour devoirs aux Brâh-  
» manes de lire le yêda, de l'enseigner,  
» de sacrifier, d'exciter les autres aux  
» sacrifices, de donner l'aumône *s'ils*  
» *sont riches*, de recevoir des dons *s'ils*  
» *sont pauvres*.

» Défendre le peuple, faire l'aumône,  
» sacrifier, lire le vêda, éviter l'amour  
» des plaisirs sensuels, tels sont en peu  
» de mots les devoirs d'un *kchatriya*.

» Garder les troupeaux, faire des lar-  
» gesses, sacrifier, lire l'écriture, faire  
» le commerce, prêter à intérêt et cul-  
» tiver la terre, telles sont les fonctions  
» prescrites ou permises aux *vaisya*.

» Un des principaux devoirs des *soudra*  
» est de servir les castes précédentes sans  
» chercher à les déprécier . . . . .  
» Parmi les objets créés, les plus pré-  
» cieux sont les êtres animés; parmi les  
» êtres animés, ceux qui subsistent par

» leur intelligence ; parmi les êtres intel-  
 » ligens , l'espèce humaine ; et parmi les  
 » hommes , la classe sacerdotale.

» La naissance d'un brâhmane est une  
 » constante incarnation de *dherma* ( le  
 » dieu de la justice ) ; car le brâhmane est  
 » né pour la promotion de la justice , et  
 » pour procurer le bonheur final.

.....  
 » Tout ce qui existe dans l'univers est  
 » entièrement en effet , *quoique non en*  
 » *forme* , la propriété du brâhmane ,  
 » puisque le brâhmane a des droits à  
 » tout par sa primogéniture et par la  
 » prééminence de sa naissance.

» Le brâhmane ne mange que la nour-  
 » riture qui lui appartient , ne porte que  
 » les vêtemens qui lui appartiennent , et  
 » ne donne que le sien dans les aumônes ;  
 » c'est par la bienveillance des brâhmanes ,  
 » en effet , que les autres mortels jouis-  
 » sent de la vie. » Voyez *Laws of Menu,*  
*son of Brahmâ , translated from the*  
*sanskrit , etc. , tom. III , p. 69 , 77-79 of*

*the works of sir William Jones.* Les bons brâhmanes ne se sont pas oubliés, comme on voit, dans les lois que Brahmâ, première personne de la trinité indienne, dicta lui-même à son fils Menou, et que celui-ci expliqua au monde primitif. J'observerai que les *râdje-pout*, tribu royale et militaire des Hindous, font partie des *kehtriya*, et que les *banians*, courtiers célèbres dans l'Orient, sont *vaisya*.

Boungalou; ce mot se prononce aussi *bangalah*, et signifie une maison de nattes recouvertes de mortier, avec un toit en chaume ou en roseaux.

## C.

Chyrchâh. Cet usurpateur, d'origine afghâne, se nommoit Feryd lorsqu'il habitoit le pays nommé *Rôh* (montagne), et situé sur les confins respectifs de la Perse et de l'Inde. La tribu d'où il étoit originaire se nommoit *Soûs*, et passoit

pour la plus noble de toutes les tribus afghânes. Feryd, qui n'étoit pas très-aimé de son père, quitta de très-bonne heure son pays natal et passa dans l'Inde, où il mena une vie aventureuse, et se faisant remarquer chez les princes au service desquels il entroit, par sa valeur, par son intelligence et surtout par son ambition. Etant à la chasse avec le souverain du Béhâr, il attaqua seul un énorme tigre royal, et lui abattit la tête d'un seul coup de sabre. Le prince, pénétré d'admiration pour un si grand acte de courage, lui donna aussitôt le surnom de *Chyr-Khân* (*seigneur brave comme un lion*). Ce souverain mourut peu de temps après cet événement; et, sans égard pour les droits de l'hospitalité ni pour la mémoire de son protecteur, Chyr-Khân s'empara de la province, et en chassa l'héritier, trop jeune pour soutenir ses droits. Ces succès lui procurèrent les moyens d'en obtenir d'autres, et il crut pouvoir essayer l'exécution du grand pro-



jet qu'il méditoit depuis long-temps. Du Bêhâr il passa dans le Bengale, et s'en empara après avoir défait et tué le gouverneur de cette province. Le grand moghol Humâyoun, fils et successeur de Bâbour, conquérant de l'Inde et fondateur de la dynastie moghole, crut devoir s'opposer aux progrès rapides et inquiétans de Chyr-Khân ; il conduisit donc cent mille cavaliers contre celui-ci, qui en avoit à peine 50,000 ; malgré la grande infériorité du nombre, il n'hésita point à attaquer l'armée impériale ; l'action eut lieu auprès du Ganges. Le 10 de molliarrem 947 de l'hégire (19 mai 1540), le monarque fut complètement battu et obligé de fuir à Agrah, suivi d'un petit nombre des siens. La plus grande partie de ses troupes fut passée au fil de l'épée, ou se noya dans le Ganges. Harcelé par le vainqueur, trahi par ses parens et ses grands officiers, Humâyoun fut contraint de se réfugier à la Cour de Perse. Chyr-Khân prit le titre de Châh, fit frapper

monnoie à son coin, et réciter dans les mosquées le *khothbah* (ou prône) en son nom ; c'est-à-dire, qu'il s'arrogea tous les titres et les droits de la royauté, dont il avoit en effet le pouvoir. Son règne, qui ne dura que cinq ans, fut toujours agité. Il mourut victime d'une explosion de poudre en faisant le siège d'une citadelle, le 12 de raby'i premier 952 (août 1545). Il laissa de grands monumens de sa magnificence, tels que des *kâravân-sérâys* et des puits pour les voyageurs ; de superbes mosquées bien dotées ; des routes bien plantées en arbres fruitiers ; enfin, il établit sur ces routes des postes aux chevaux, commodité jusqu'alors inconnue dans l'Inde. Son tombeau, situé à Sasseram, près de Djyonpouër, est encore entier et offre un des plus beaux monumens de l'Inde. Voyez *History of Hindostan, translated from the Persian, by Dow*, tom. II, pag. 131-181, seconde édit.

## D.

Dâk. Quoique M. Hodges nous dise que c'est le nom d'un palankin, j'ai tout lieu de croire qu'il se trompe, 1<sup>o</sup>. parce qu'il n'existe point de palankin ainsi nommé, comme on peut le voir par la nomenclature suivante, dont je garantis l'exactitude, car je l'ai rédigée d'après le *Catalogue of 250 coloured etchings, descriptive of the manners, costumes, character, dress and religious ceremonies of the Hindoos, by Solvins*, pag. 19, et section VI des gravures. 1<sup>o</sup>. Le *tchaoupól pâlky* est principalement employé pour les mariages et autres cérémonies. 2<sup>o</sup>. Le *dj'haledâr pâlky* est encore en usage parmi les naturels, comme il l'étoit ci-devant parmi les Européens. 3<sup>o</sup>. Le *minna pâlky* ou *nâlky*, le palankin original. 4<sup>o</sup>. Le *botcha* ou palankin à chaise, introduit par les Portugais, qui s'en servent particulièrement. 5<sup>o</sup>. Le *mohafa*, litière pour les femmes, et 6<sup>o</sup>.

*dhouly* dont se servent les personnes du bas étage pour voyager plus vite, et dont on a toujours soin d'avoir un certain nombre à la suite des armées pour transporter les malades et les blessés. Il y a encore deux autres palankins qui portent simplement le nom de *pálky* ou *nálky*, c'est-à-dire, palankins. En examinant avec attention le récit de M. Hodges, je crois pouvoir indiquer l'origine de son erreur. Il aura entendu prononcer *pálky dák*, et il aura cru que ces mots désignoient dans le pays, un palankin nommé *dák*, comme on lit en effet dans son texte, page 34, lig. 5; tandis qu'ils signifient poste aux palankins. Le mot indien *dák*, désigne littéralement la poste pour porter soit les lettres, soit les hommes. Les stations des porteurs de lettres sont ordinairement à dix milles anglais l'une de l'autre; pour la célérité, les stations des porteurs de palankins sont aussi à la même distance, comme nous l'apprend notre voyageur. Les *dák* ou postes furent



établies par l'empereur Chyrchâh. Voyez ci-dessus, p. 156, l'article de ce prince. C'est avec le secours de ces *dâk* ou postes aux hommes, que les Anglais font en quatre mois ce qu'ils nomment la grande tournée, c'est-à-dire, qu'ils vont de Calcutta à Laknor, 450 lieues, de Laknor à Bénarès, et de Bénarès à Calcutta : en tout, 1600 lieues. Les Péruviens avoient aussi des postes aux hommes du temps de leurs Incas, et les relais étoient établis de demi-lieue en demi-lieue sur les deux fameux chemins royaux, qui avoient chacun environ 500 lieues. Voyez le *Voyage au Bengale*, par M. Charpentier de Cossigny, t. I, p. 97 et 162.

Daniell (MM. Thomas et William), sont deux artistes anglais du plus rare mérite, à qui nous devons une magnifique et nombreuse collection de vues pittoresques de l'Inde.

M. Thomas Daniell a parcouru, en 1789, 1790, 1792 et 1798, le Bengale, le Bélâr, et plusieurs autres cantons de

l'Hindoustân, non-seulement en artiste, mais encore en savant; car, outre les nombreuses vues des monumens et des antiquités les plus remarquables, il a rapporté des observations géographiques dont le célèbre M. Rennell a fait usage.

M. Thomas Daniell avoit déjà publié, au moment de la guerre, 84 gravures, sans compter les trois frontispices, et en promettoit encore quelques-unes supérieurement exécutées en couleurs par lui-même et par son neveu, M. William Daniell. Chacune de ces gravures, coloriées à la main d'après les dessins originaux, offre un beau tableau de paysage, long de 23 pouces sur 17 de hauteur. Ce superbe ouvrage forme trois divisions, la première intitulée *Oriental Scenery, 24 views, London 1795*; la seconde est également intitulée *Oriental Scenery*, et renferme aussi 24 vues, elle parut en 1797; la troisième, *Antiquities of India, 12 views, 1800*. A ce vaste recueil est joint un trop petit volume d'explications. Un artiste

qui a si bien décrit avec ses crayons, a dédaigné les secours que pouvoit lui procurer la plume : en examinant ses tableaux, ce noble dédain paroît excusable ; mais les détails curieux que renferment ses explications, et la clarté qui y règne, en rendent le laconisme vraiment chagrinant.

Cet ouvrage est certainement le plus beau, mais aussi le plus cher qui ait encore paru dans ce genre ; la portion publiée jusqu'à l'époque des hostilités, ne coûtoit pas moins de deux mille francs. J'ai cru devoir ne pas calculer les sacrifices pour m'en procurer l'unique exemplaire complet jusqu'à présent, qui existe à Paris, et qui n'est pas le moindre ornement de ma nombreuse collection d'ouvrages sur l'Inde.

J'ai eu l'avantage de connoître personnellement M. Thomas Daniell l'année dernière, pendant son séjour à Paris ; sa politesse, la douceur de son commerce et sa facilité à communiquer les précieux

ses connoissances qu'il a acquises dans ses voyages, ont pleinement justifié l'estime que m'avoient inspirée pour lui ses ouvrages, et c'est pour moi une véritable jouissance de pouvoir lui en rendre ici le témoignage public et sincère.

Dja'far Khân tenoit à ferme du Ssoùbah-dâr du Dekehan, les quatre provinces du Nord qui furent cédées aux Français en 1760. Ce changement lui fut très-désagréable, et il saisit l'occasion de s'en venger, en s'unissant aux Anglais et en se jetant dans le parti de Nizâm A'ly Khân, nâbâb du Carnate. Il eut sur lui la plus grande influence. L'histoire des tracasseries qu'il eut à essuyer, et des révolutions qui s'opérèrent pendant son règne, n'offre maintenant aucun intérêt.

*Djamah* (robe). Quelques Hindous, au lieu d'un morceau de drap attaché sur les épaules, portent une longue robe de mousseline nommée *djamah*, laquelle prend bien la partie supérieure du corps,



tombe à grands plis, de manière à couvrir presque entièrement les pieds. Les musulmans de l'Inde portent aussi un djamah, mais ils le croisent et l'attachent sur le côté droit de la poitrine : les Hindous, au contraire, l'attachent du côté gauche. Voyez *Crauffurd's sketches, chiefly relating to the history, religion, learning, &c., of the Hindoos*, t. II, p. 42.

Djâttès (les) constituent une des sectes les plus puissantes et les plus nombreuses de l'Inde; ils font partie de la quatrième caste nommée les *soudra*. Le pays qu'ils habitent est situé sur les deux rives du Djemnah, il a 150 milles de long sur 60 de large; son étendue se mesure depuis Gualyor, grand fort situé à 60 milles d'Agrah, jusqu'à Dehly. Ce fut vers la fin du règne d'Aureng-zeb que cette tribu se fit remarquer. Sortie d'une retraite fort reculée sur les bords de l'Indus, dans le Moultan, et accoutumée aux modestes occupations de l'agri-

culture, elle obtint la permission de s'établir paisiblement dans le canton qu'elle occupe maintenant; elle devint prodigieusement nombreuse en peu d'années. Guidée par un chef audacieux, elle se hasarda même à attaquer les kâravânes qui portoient à Dehly les munitions de l'armée, et l'on fit marcher contre elle les forces impériales. Les progrès des Djâttés furent d'une rapidité incroyable; profitant des divisions élevées entre les successeurs d'Aureng-zeb, ils fortifièrent le beau canton qui leur avoit été concédé, et y accumulèrent de grandes richesses; enfin, ils devinrent des brigands aussi célèbres qu'audacieux.

Les Djâttés possédoient encore, il y a peu d'années, la majeure partie du ssoûbah d'Agrah, et pendant quelque temps la ville de ce nom fut leur capitale; mais ils sont maintenant dépossédés du Dou-âb, ainsi que de la plus grande partie du pays plat, contigu à la rive ouest du Djemnah; ils se trouvent rejetés sur la con-

trée montagneuse de Méouât. Le dernier Djâtte indépendant fut le radjah ou ranah Tcheyt Sing, allié des Anglais, c'est-à-dire, leur tributaire. Voyez le mot *ranah*. Il y a lieu de croire que les Djetes, à qui Tymour fit une guerre assez longue, étoient les mêmes que les Djâttes. Voyez de plus amples détails sur les Djâttes dans les notes que j'ai ajoutées au *Précis sur les Rohillas*, tom. III, p. 104-108 du *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg*, par Forster.

*Djengle*, ou plutôt *Tchangle*, fourrée de bois, de hautes herbes, ou de roseaux. Contrée déserte et inculte.

Djihânguyry, nom d'une île et d'un rocher sculpté, dont voici la description : « Presque en face de Sulthân Gondje, ville considérable de la province du Bêhâr, s'élève un rocher de granit, formant une petite île dans le milieu du Ganges. Les Européens la nomment rocher de Djihânguyry ; elle mérite de fixer l'attention par la multitude des figures sculptées en re-

lief sur toute la surface du rocher. Parmi ces figures on remarque celle de Héri (incarnation de Vichnou), sous une forme gigantesque, assis sur un serpent roulé avec un grand nombre de têtes. L'artiste a eu le talent de les placer comme un dais au-dessus de la tête du dieu endormi. De chaque gueule sort une langue fourchue, qui semble menacer d'une mort certaine l'audacieux qui tenteroit de troubler le sommeil de Héri. Toutes les figures sont presque détachées du roc sur lequel on les a taillées. L'exécution en est fine et d'un bon style. Cette sculpture est la représentation du sommeil de la divinité sur le serpent *sacha* (durée), nommée aussi *ananta* (sans fin); elle se repose ainsi dans l'intervalle qui sépare deux créations; car à la fin de chaque *kālpa* (ou création), tout ce qui existe est absorbé dans la divinité, laquelle se repose, ainsi que nous venons de le décrire, en attendant qu'elle reproduise un nouveau monde. Ce qu'on vient de



lire et les notes que j'ai placées à la suite du *Mémoire sur les Dieux de l'Inde, de la Grèce et de Rome*, dans la traduction des *Recherches Asiatiques*, prouve suffisamment que les Hindous ne croient pas plus à l'ancêtrement total des choses, qu'à leur création de rien. Ils regardent l'une et l'autre opinion comme le comble de l'absurdité.

Dorbâr et non *derbâr*, résidence royale. Ce mot désigne aussi le pouvoir exécutif, la salle où le souverain donne audience publique. Elle est divisée par deux balustrades; dans la première enceinte ne sont admises que des personnes d'un très-haut rang; les officiers de la Cour et du palais occupent la seconde, et la troisième est ouverte à la multitude. Autrefois les deux balustrades du dorbâr impérial étoient de bois, mais Djihânguyr ordonna que la balustrade intérieure seroit en argent, aussi-bien que les marches du *djérogâh* (ou plate-forme élevée où se trouve le trône). Il fit également

substituer deux éléphans d'argent aux deux éléphans de bois placés aux deux côtés du djérogâh ; ils pesoient cent-vingt-huit marcs et valoient environ 4 laks de roupies ( c'est - à - dire un million de francs ). Voyez *Gladwin's History of Hindostan*, etc., page 28 de l'édition de Calcutta

*Doù-âb* (deux eaux) ; mot qui correspond à l'*interamna* et *interamnates* des Anciens. Il sert à désigner les pays placés entre deux fleuves, et plus particulièrement dans l'Inde le canton situé entre le Djemnah et le Ganges, jusqu'à leur jonction auprès d'Allah-âbâd. Ce territoire peut avoir cinq cents milles de longueur ; la ville principale est Deldy.

Dargan, lisez *Dorgâh* ; ce mot signifie littéralement la cour d'un palais, d'une mosquée ou d'un autre édifice. J'ignore d'après quelle autorité M. Hodges a pu dire que c'étoit un cimetière. Je serois fort tenté de croire qu'il se trompe.

*Dyvân*, surintendant de la perception des revenus de l'empire : c'est une des principales dignités des Cours de l'Inde ; c'est aussi le premier officier, immédiatement après le *nâzem*, qui est chargé de l'inspection des terres, de la collection des revenus de l'empire et de leur versement dans le trésor impérial ; il délivre des patentes ou brevets scellés par lui avec l'approbation du *nâzem* aux *zémyn-dâr*, *djâhguyr-dâr*, etc. On donne maintenant le titre de *dyvân* à l'agent de tout personnage de considération, et même aux principaux domestiques, soit d'un *zémyn-dâr*, soit des Anglais. Voyez *Rousseau's Dictionary of Mohammedan laws, Bengal revenues, terms shanscrit, Hindoo, and others ; words, etc., printed in new nustaleek types*, p. 82.

*Gât* ou *ghât*, mot indien qui signifie passage, et indique particulièrement la

chaîne de montagnes qui s'étend du cap Comorin vers le nord, jusqu'au 13<sup>e</sup>. degré de latitude.

Ces montagnes courent parallèlement à la mer, dont elles sont éloignées généralement de 40 milles, quelquefois de 70 milles, et dans certains endroits elles s'en approchent à la distance de 6 milles seulement. Leur sommet semble se perdre dans les nues, et à leur pied sont situées des montagnes bien moins considérables qui sont couvertes de forêts, dans lesquelles on trouve surtout une grande quantité de teks, arbre extrêmement utile, comme on peut le voir à l'article qui le concerne ci-après, à la lettre T. Les plaines situées au bas des ghâts jouissent d'une température fraîche et salubre. Des flancs de ces montagnes jaillissent et se précipitent à flots écumans de magnifiques cascades qui forment ensuite une rivière sur laquelle on transporte facilement les bois de charpente.

Les *ghâts* se divisent en orientales et



occidentales ; ces dernières s'étendent sans interruption de Surate au défilé de Palécadchery : arrivées auprès de Coimbeltore, elles tournent soudainement et s'abaissent vers le nord. On peut suivre le reste de leur cours jusqu'à Surate sur la carte. Toute cette immense chaîne forme, surtout dans le Koukan, une muraille dont le sommet est inaccessible, à moins que la main des hommes n'y ait pratiqué des passages. Des précipices horribles, des cataractes mugissantes, et des échos multipliés se réunissent pour répandre la terreur dans l'ame du voyageur qui les franchit. Parvenu sur leur sommet, il est bien dédommagé de ses peines par la perspective de la contrée inférieure, qui est entremêlée de collines, et couverte d'une abondante végétation, par la vue des îles et de l'immense Océan, etc. Voyez *Fennant's western Hindoostan*, t. I, p. 88 et 89.

Ce mot désigne encore des escaliers que les Indiens pratiquent pour descen-

dre dans le Ganges, où ils vont faire leurs ablutions.

*Gossëin* est la corruption du mot sanskrit *goswami*, épithète d'un dévot de Vishnou : c'est le nom d'un ordre de faqyrs ou religieux Hindous, plus distingués et plus estimés que les autres. Ils ont un maintien et un extérieur respectables ; ils portent des habits larges et élégans qui traînent à terre ; des manches étroites leur couvrent les bras jusqu'au poignet ; une écharpe qui passe sur leurs épaules, leur tombe jusqu'aux pieds : un bout de cette même écharpe est jeté avec grâce sur une épaule. Ils ont pour coiffure une espèce de turban conique. Ils tiennent ordinairement dans une main un chapelet à gros grains, et dans l'autre un bâton long et mince. Ils ont, comme les autres faqyrs, l'esprit très-commerçant. MM. Bogle et Turner ont vu au Tibet des Gossëins qui apportent, des côtes de la mer dans l'intérieur du pays, des perles, du corail, des épices et

d'autres articles précieux, mais d'un volume peu considérable, pour les échanger contre du musc, de la poudre d'or, et d'autres objets qu'ils peuvent aussi cacher sous leur robe. Voyez *Pennant's view of Hindoostan*, tom. II, p. 309.

*Gondje*, marché à grains, grenier. Ce mot persan se prononce ordinairement *gandje*, et signifie un trésor, un amas de richesses sous terre, et même le trésor public.

II.

*Havyldár* (garde de maison); c'est encore le titre d'un officier de Cypaye, dont le grade répond à peu près à celui de sergent dans les troupes européennes. On donne aussi ce titre à un chef de district chargé de la police; et quelquefois responsable des délits qui se commettent dans son arrondissement. Il est en outre chargé par le *zémyn-dár* (voyez ce mot) de mesurer et de désigner avec précision les terres que possède chaque ryot (voyez

ce mot ), et d'en percevoir les redevances quand on les paye en nature. Ce mot est moitié hindou et moitié persan.

*Herkárah*, (intendant, agent, *factotum*.) On donne aussi ce nom à un messager, un valet de pied, un courrier à pied, et à un espion. Ce mot est composé des mots persans *her* (chaque) *kár* (occupation, travail.)

Ce sont des hommes qui accompagnent leur maître en tenant à la main des bâtons courts et peints, dont ils se servent pour faire des messages, saisir les criminels et faire ouvrir le passage.

On donne encore ce nom aux espions employés dans les armées. Ces *herkárahs* ou espions portent les dépêches dans une canne creuse. Le papier, qu'on appelle *tchít*, peut avoir six ou sept pouces de long sur un de large, et dans un moment critique, l'*herkárah* l'avale; quand l'ennemi le soupçonne, il fait prendre au prisonnier un vomitif violent. On dit que Hhaïder-A'ly-Khán ne se faisoit



nul scrupule d'ouvrir le ventre à l'espion pour en tirer la dépêche qui pouvoit y être cachée. Un officier supérieur anglais s'est servi long-temps d'une femme pour herkârah ; elle lui rendit des services très-importans. On a souvent plaisanté sur le moyen qu'elle employoit pour cacher ses dépêches. Les conducteurs de chameaux se nomment *djemel-herkârd*, et ne vivent que peu de temps, à cause de l'excessive fatigue qu'ils éprouvent en montant habituellement un animal dont le pas est aussi rude. Voyez *Mounro's narrative of the military operations on the Coromandel coast against the combined forces of the French, Dutch and Hyder Ally Cawn, etc.*, pag. 89, et 188, 189.

*Hhaqéry*, plus correctement *hakéry*, on dit aussi *gari*; ces deux noms sont également employés pour désigner une voiture indienne, qui est une espèce de belveder garni tout autour de rideaux, porté sur un petit train à deux roues,

et traîné par deux ou par quatre beaux bœufs à loupe (le bison blanc de M. de Buffon); ces animaux suivent un cheval au galop, etc. *Voyage aux Indes et à la Chine, par M. Sonnerat, tom. I, p. 32, in-4°*. La planche VII du même voyage offre le dessin très-détaillé d'un hakéry. Nous observerons au sujet de ces bœufs attelés aux hakéry, qu'ils servent aussi de monture aux dames maures de Madras; elles se tiennent très-bien, avec les jambes croisées, sur le dos de cet animal, que l'on dresse exprès. Voyez *Mounro's narrative of the military operations on the coast of Coromandel*, pag. 25.

Hhaïder Aly Khân, nommé d'abord Hhaïder-Naik, étoit originairement officier de l'armée du Maïssour, envoyée par le râdjah hindou de ce pays au secours de Tchendah, Sâbheb qui aspirait au gouvernement du Carnate. Hhaïder se distingua, surtout dans une attaque livrée le 17 août 1754 au convoi de munitions et d'approvisionnement qui se

rendoit au camp anglais, situé près de Tritchinopoly. A son retour dans le Mais-sour il s'éleva, à force d'intrigues, au gouvernement général du pays et à la place de *dyvân* ou premier ministre. Il ne tarda pas à reléguer le râdjah, qui étoit jeune, dans le palais même, et s'empara du gouvernement. Néanmoins il gouvernoit toujours au nom de ce prince, et ne voulut jamais s'installer dans le palais, qui étoit devenu une prison d'état pour toute la famille royale. Elle y étoit sévèrement gardée. Cependant l'hypocrite ministre s'y rendoit quelquefois en grande cérémonie, sous prétexte de prendre les ordres du râdjah ; mais les Hindous redoutoient ces visites, car ils étoient persuadés que le principal motif de Hhâider étoit alors de faire exécuter en sa présence les personnes du palais capables de lui donner de l'inquiétude. En effet, on sait très-positivement qu'en 1771 il avoit déjà fait périr à Séringapatam trois princes de cette malheureuse

famille. La valeur de Hhaïder, ses talens militaires et politiques, la discipline qu'il introduisit dans ses troupes lui acquirent une grande réputation, et il ne tarda pas à la justifier par ses exploits et par ses conquêtes. Il fit trembler les princes Indiens ses voisins, et les Anglais n'ont jamais eu d'ennemi à la fois plus redoutable et plus acharné. Ce fut lui qui prépara et organisa cette coalition des troupes françaises et hollandaises réunies aux siennes. Les Anglais tremblèrent à Madras, et il n'y a pas de doute que, s'il eut régné plus de subordination dans l'escadre de M. de Suffrein, plus d'ordre et d'intelligence parmi notre petite armée de l'Inde, et surtout si le ministère français eût été un peu mieux instruit de la situation politique et militaire de cette contrée, les Anglais n'auroient jamais obtenu cette immense prépondérance dont ils jouissent maintenant au détriment de toutes les autres nations européennes. Après avoir mené une vie



très-agitée, et entremêlée de plus de succès que de revers, l'implacable ennemi des Anglais, Hhäider, mourut de maladie dans les premiers jours de décembre 1782. Le 7 du même mois, Typoù-Sulthân Bahâdour fut proclamé nabâb du Maïssour, et généralissime des armées de cet Etat. On connoît le triste sort de ce prince, qui périt, le samedi 4 mai 1799, victime de son caractère présomptueux et de sa haine héréditaire pour les Anglais.

*Hhemâm* ; ce mot est arabe et signifie à la fois le bain et la salle de bain. Les bains des Orientaux sont, comme on sait, des espèces d'étuves, où l'on est exposé à la vapeur de l'eau pour se rendre les membres flexibles et susceptibles d'être *massés*. On peut voir dans l'intéressant ouvrage de M. le chevalier d'Ohsson, intitulé *Tableau de l'Empire Ottoman*, la description très-détaillée d'un bain turk, accompagnée d'une gravure charmante.

## K.

Kòss, corruption du motsanskrit *kro-sa*; c'est une mesure indienne que le major Rennell évalue communément deux milles anglais; mais M. Moore observe qu'il n'a pu adopter cette évaluation pour ses marches dans la péninsule de l'Inde : là, le mot kòss ne lui offroit aucune idée précise, à moins qu'il ne sût bien positivement de quel canton l'on parloit. De Pòunah à la rivière de Kistnah, cette mesure variable peut répondre à un mille et demi anglais, quelquefois plus, quelquefois moins. De la Kistnah à la Toumbedrah elle augmente, et auprès de cette dernière rivière elle va jusqu'à trois milles et même plus; de là jusqu'à Séringapatam elle continue de croître, et M. Moore a fait des journées entières de marche qui ne comptoient que pour quatre kòss, et qu'il évalue à près de vingt milles anglais; d'autre-

fois à 16 et même à moins, car du côté de Pounah il a fait des journées de dix kòss. Les kòss de deux et trois milles se nomment *pokká kòss* (kòss entière), celles qui sont au-dessous se nomment *kotchah kòss* (kòss nulle), les plus grandes *sul-thány* (royales), et ce n'est que dans le Maïssour qu'elles ont l'énorme dimension dont nous venons de parler; on compte ordinairement par villages. Si vous demandez à votre herkàrah combien on compte de Séringapatam à Dârouâr, il se mettra à faire un calcul, et vous répondra tant de *gom* ou de *gdh*, c'est-à-dire, tant de villages ou de lieux (villes); lesquels, multipliés par quatre, donnent le nombre de kòss; car il y a, dans le pays de Typoù surtout, une ville assez considérable de quatre kòss en quatre kòss. Voyez le Glossaire annexé à la fin du *Moore's, narrative of the operations of the... detachment against... Teeppoo Sultan*, p. 505 et 506.

Kuttérah; je n'ai pu trouver aucun

renseignement sur ce mot ; je crois qu'il y'a une faute d'impression dans le texte original, et qu'il faut lire *kutcherah*, (prononcez *kotchery*), c'est-à-dire, salle où l'on rend la justice, palais de justice.

## M.

Massoulah ; c'est une barque plate sans quille, et dans la construction de laquelle il n'entre point de fer. Elle a de hauts bords, et les planches sont unies ou plutôt cousues ensemble avec les filamens qui couvrent la noix de coco, et que l'on nomme caïre, ce qui les rend très-flexibles. Ces embarcations sont les seules que l'on emploie pour franchir le ressac à la côte de Madras et communiquer avec les gros vaisseaux qui viennent mouiller à cette côte. A la suite des massoulah marchent ordinairement des *cattamarans*, qui ne sont autre chose que de petits radeaux composés de trois planches liées ensemble aux deux extrémités et au



milieu. Deux nageurs montés sur ces catamarans les conduisent à la rame avec une rare dextérité. Voyez *Daniell's Oriental Scenery*, première partie, N<sup>o</sup>. VII, et *Mounro's narrative of the operations at the coast of Coromandel, &c.*, pag. 17 et 18.

*Mesdjed*. Ce mot, qui signifie littéralement tout endroit où l'on se met à genoux (pour prier Dieu), désigne plus particulièrement les temples des Musulmans. Les Italiens, d'après leurs rapports plus immédiats avec les Égyptiens, qui prononcent *mesqet*, en ont fait *meschita*, de là le mot français mosquée.

*Minâréh*; ce mot arabe signifie proprement un fanal, et désigne les tours annexées aux mosquées et sur lesquelles montent cinq fois par jour les *moëzzyn* ou crieurs sacrés, pour inviter les Musulmans à la prière. Ces tours qui remplacent les clochers des églises catholiques sont, pour la plupart, construites en pierres de taille; les voyageurs européens

en admirent la hauteur, l'élégance et la hardiesse. A différens étages se trouvent disposées des galeries extérieures qui règnent tout à l'entour du minâreh, et sur lesquelles le mouëzzyn fait sa proclamation. Le nombre des minâreh indique l'importance de la mosquée dont ils dépendent.

Mollâ, corruption de *moulà*, mot arabe, est, pour ainsi dire, le synonyme du mot français, *président*. Il désigne le chef d'une assemblée, d'une administration, d'un endroit, d'une ville et même d'un village. Parmi le clergé musulman, les fonctions du mollâ répondent assez bien à celles du curé des catholiques. C'est un titre que les souverains eux-mêmes donnent aux juges, aux chefs des villes, aux savans d'un mérite distingué. Ils les appellent *moulanâ*, notre seigneur, notre chef; ce mot, pris dans un sens absolu, signifie aussi *Dieu*.

Mohammed A'ly Khân, *nizâm* ou *nâbâb* d'Arcat, que son père Anaverdy

Khân avoit enlevé à Nizâm el-Moloûk. Ce prince n'étoit réellement que le mannequin des Anglais : placé et protégé par eux, il gouvernoit aussi par eux ou plutôt eux-mêmes gouvernoient sous son nom le Carnate. Je n'entrerai pas dans de plus grands détails sur ce fantôme de prince, qui n'avoit plus même d'existence plusieurs années avant sa mort, arrivée vers 176 ....

*Mossolet mossoldjy* sont évidemment la corruption de ces deux mots *mach'al*; flambeau, torche, instrument de fer dans lequel les voyageurs allument du feu, et qu'ils font porter devant eux pour marcher pendant la nuit, et *mach'al dji*, porte-flambeau. Le premier de ces deux mots est purement arabe, le second est un composé à la manière des Turks et des Persans.

*Mour-penky*, barque. Mon savant et estimable ami, M. Alexandre Hamilton, membre de la Société Asiatique de Calcutta, m'a communiqué sur cette barque

..

la note suivante. « Panki veut dire une »  
 » barque très-longue, construite pour la »  
 » vitesse, et ayant un très-grand nombre »  
 » de rameurs; les personnes de considé- »  
 » ration en font usage pour de courts »  
 » voyages. Elles sont ornées à la proue »  
 » d'une tête de paon mayoura. » La plan- »  
 che No. 4 de la VIII<sup>e</sup>. section des 250 »  
*coloured etchings*, &c., de M. Solvyns, »  
 représente un mour-penky qui, suivant »  
 cet artiste, est une barque sur laquelle »  
 les naturels font des parties de plaisir; »  
 destination qui n'est nullement contraire »  
 à celle que M. Hamilton donne à cette »  
 légère et jolie embarcation.

*Naùbét*, est un tambour d'airain, »  
 placé ordinairement au-dessus de la prin- »  
 cipale porte du palais de l'empereur ou »  
 du nabâb; maintenant les simples chefs de »  
 districts (*faùdje-dâr*) et les receveurs »  
 généraux d'impositions (*a'mildâr*) ont



un naubét au - dessus de leur principale porte, et l'on frappe sur cet instrument toutes les fois que le maître sort de chez lui. Jusqu'à ces derniers temps, le naubét étoit une des marques de la souveraineté. Voyez ma note, tom. III, p. 320 du *Voyage du Bengale à Saint-Petersbourg*, par M. Forster.

Nellah, plus correctement *náleh*, petit ruisseau. On donne aussi ce nom au lit d'une rivière qui est à sec. Le mot indien *náleh*, que l'on prononce vulgairement *nellah* ou *nelleh*, me paroît correspondre parfaitement au *ouády* des arabes; ces deux mots désignent des courans d'eau intermittens, un torrent, ou le lit d'un torrent. Je ne dois pas oublier de dire que le mot *ouády* signifie aussi une vallée, un fleuve, etc.

## O.

*Omrá*, pluriel d'*émyr*, mot arabe qui signifie un chef, un prince, et même un

souverain, car il dérive de la racine *âma-ra*, commander. Les habitans de l'Inde emploient communément le pluriel *ômrâ* au lieu du singulier *émyr*, pour désigner les grands de la Cour de l'empereur ou d'un *nâbâb*; ce dernier mot arabe est aussi le pluriel de *nâïb*, envoyé, lieutenant, et désigne les vice-rois ou gouverneurs de provinces qui ont profité de l'affoiblissement de l'empire Moghol pour s'ériger eux-mêmes en souverains dans leur gouvernement respectif, sans toutefois oser prendre le titre de *châh* ou *pâdichâh* (monarque), réservé exclusivement à l'empereur de Dehly. Cependant vers la fin de sa vie, le nabâb Typoù Sulthân se faisoit donner ce titre à sa Cour; mais cette usurpation doit être attribuée autant à son caractère présomptueux qu'à la dégradation ou à l'anéantissement de la puissance du *pâdichâh*, le malheureux Châh-A'lem qui, privé de la vue, et dépouillé de toute espèce de pouvoir, n'offroit à Dehly

qu'un lamentable fantôme d'empereur. Pour terminer ce que nous avons à dire sur les deux mots arabes qui font l'objet de cette note, nous observerons que c'est par un raffinement de politesse que les Musulmans de l'Inde emploient communément le pluriel au lieu du singulier.

## P.

*Pandit* ou *pandét*, brâhmane qui sait la langue sacrée, c'est-à-dire, le sanskrit, et qui est versé dans la lecture des Védas. Le mot *pandit* signifie explicateur de la loi, et dans un sens plus général celui qui, par la méditation, a atteint ce degré de perfection que l'on nomme *gnân* ou sagesse inspirée. Voyez note 9, page 140 du *Bhagvat geeta* or *Dialogues of Creeshna and Arjoon*, &c., translated from the original in the sanskreet or ancient language of the Brahmens, by Charles Wilkins, édit. in-4<sup>o</sup>., et page 154 de la traduction française de M. Parraud.

Pantchouary, lisez Panchouay, petite barque pour conduire les passagers à terre. M. Solvyns en a donné le dessin sous le No. 6, section VIII<sup>e</sup>. de ses 250 *coloured etchings*, &c., gravés et publiés à Calcutta.

Pchlouah. Notre voyageur nous apprend que c'est une barque uniquement employée à porter la cuisine. M. Hadley écrit *pélouar*, et dit que c'est une petite barque qui va toujours en avant pour sonder. De là le mot *pelouary*, pilote. *Hadley's compendious grammar of the current corrupt dialect of the jargon of Hindostan commonly called moors*, &c., pag. 33 du *Vocabulary moors and english*, édit. de 1802.

Pergannah, canton composé d'un certain nombre de villages; c'est la subdivision d'un *serkâr*, dont plusieurs forment un *ssoubah* ou province. Voyez ci-après le mot *ssoubah* à la lettre S.

Plassey, village du Bengale, qui donne son nom à une plaine arrosée par la ri-



vière de Bogretty (autrement de Qâcem bazâr), et célèbre par la victoire que le lord Clive remporta, le 23 juin 1757, sur le nâbâb Sérâdje éd-Doùlah ssoùbahdâr du Bengale. Ce prince, ennemi déclaré et implacable des Anglais, s'étoit emparé de Calcutta l'année précédente (au commencement de juin 1756). Il avoit commis envers eux des cruautés inouïes dont le général Clive tira une vengeance éclatante, en le déposant et en le livrant à son rival qui le fit périr. Cette mort, et la victoire dont elle étoit la suite, rendirent les Anglais maîtres absolus et paisibles de la majeure partie des provinces du Bengale, d'Orissa et de Bêhâr; ces possessions, suivant le *Mémoire* de M. Rennell (p. cxlij de l'Introduction), contiennent 150,000 milles anglais carrés, tandis qu'on n'évalue qu'à 131,800 milles anglais carrés la superficie de l'Angleterre et de l'Irlande. Nous ne parlons pas de 7,271,666 roupies (18,179,165 fr.) et l'argent comptant que les Anglais reçurent peu de jours

après (le 9 août), plus 1,655,358 roupies, (4,138,395 fr.). Le 30 du même mois on leur remit, en matière d'or, bijoux, etc., la valeur de 1,599,737 roupies, (3,999,342 fr.). Ces trois payemens effectués en moins d'un mois, formoient la somme de 10,765,737 roupies (26,909,342 fr.) pour réaliser 11,350,000 roupies (28,375,000 fr.), c'est-à-dire, la moitié de la somme stipulée avec les vaincus et avec Dja'far Khân, que les Anglais substituèrent à Sérâdje éd-Doûlah. On imagine bien que ce Dja'far n'étoit qu'un fantôme, à la faveur duquel les Anglais gouvernoient réellement les provinces dont la défaite et la mort du véritable souverain les avoient rendus maîtres. Les tracasseries qu'ils suscitèrent au nouveau prince, ses destitutions réitérées et sa fin prouvent assez qu'ils ne le regardoient que comme l'instrument de leur ambition et de leur pouvoir. Voyez ci-dessus l'article de Dja'far Khân. Cette victoire, à jamais mémorable dans les an-

nales de l'Inde, procura donc aux Anglais, qui jusqu'alors étoient battus et poursuivis par les Indiens, un territoire immense, des richesses non moins considérables, et fut l'origine de l'absolue souveraineté qu'ils exercent sur les princes comme sur les habitans de tout l'Hindoustan, si l'on en excepte les Mahrattes et les Scykes. — Le village et la plaine de Plassey sont situés vers le 23°. degré 46 m. de latitude, suivant la *map of the Cassimbuzar Island*, N°. XI du *Bengal atlas* de M. Rennell. Voyez aussi *Orme's history of military transactions of the British nation in Hindostan*, tom. II, p. 180-189.

## Q.

Qil'ahdâr; ce mot est la corruption de *qala'hdar* (possesseur, garde de château). *Qal'ah* est un mot arabe qui signifie un château, une forteresse.

R.

*Râdjah-Mahhal*. Il y a probablement ici une faute d'impression dans notre texte original, et M. Hodgjes a voulu écrire *Tâdje-Mahhal*. Voyez ce mot. Quant à Râdje-Mahhal, c'étoit un endroit nommé originairement *Adje-Mahhal*, ou plutôt *Ag Mahhal*, lorsque le râdjah Mâsingh, ancien prince Indien, y fixa le siège du gouvernement et y construisit une forteresse; il le nomma *Râdjah-Mahhal*: cet endroit conserva ce nom pendant quelque temps, et le changea ensuite en celui d'Akbarnagar (la ville d'Akbar). Quand le râdjah Mâsingh bâtit le vieux fort, la rivière en baignoit les murailles, mais elle s'en est insensiblement éloignée à près d'une koss. Cette place est située dans le Bengale, sur la rive occidentale du Ganges, entre Monghir et Mourched-âbâd. C'est l'ancienne *Palibothra* selon M. Wilford. On y trouve une



mosquée et un kâravâsérây magnifiques, fondés par sulthân Choudjâ'a. Voyez *Gladwin's history of Hindostan*, &c., pag. 69, édit. de Calcutta; et *narrative of the gouvernement of Bengal*, par le même, p. 16, note K, édit. de Calcutta.

Ranâ. « Les Anglais disent que ce mot désigne un titre plus élevé que râdjah. Il est certain pourtant qu'il n'est pas sanskrit, et l'identité du mot râdjah avec le mot latin *rege*, prouve qu'il est le plus ancien. Je regarde ranâ comme un titre assez moderne. » (Note communiquée par mon ami M. Alexandre Hamilton, membre de la Société Asiatique de Calcutta.)

Le ranâ de Gohed dont parle M. Hodges, se nommoit Tcheyt-Singh, et a eu de grandes et importantes guerres à soutenir contre les Mahrattès. La mort du nabâb Choudjâ'a éd-Doulah, son puissant allié, arrivée en 1775, le laissa pour ainsi dire à la discrétion de cette nation entreprenante et turbulente: en 1778, la crainte d'une invasion de leur

part obligea le ranâ de Gohed d'implorer le secours des Anglais; il envoya donc à M. Hastings un ministre plénipotentiaire, chargé de lui proposer un traité d'alliance que le gouverneur général du Bengale n'accepta qu'autant qu'il y trouva de grands avantages; en effet, le ranâ de Gohed ne tarda pas à augmenter le nombre des princes tributaires de la Compagnie.

Il n'y a pas plus de 50 ans que Gohed étoit un petit village du pergannah de Kilkouty et dans le *Tcheklah* (la banlieue) de Gualyor, qui compose le ssoubah d'Agrah. Les ancêtres du ranâ d'aujourd'hui étoient *zémyn-dâr* de ce village et de quelques autres, mais n'avoient aucune réputation; celle du ranâ ou de ses pères ne date que de 30 à 40 ans. C'étoient des Djâttes de la tribu de Boumraouly: on ignore quelle fut véritablement la cause de leur élévation, elle a donné lieu à deux anecdotes, fort peu vraisemblables, qu'on peut voir avec

d'autres détails sur le même objet dans l'*Account of the ranah of Gohed*, pag. 4 (article *characters*), de l'*Asiatick annual register*, 1802.

Ryot, proprement *ra'iét*, cultivateur, fermier ou tenancier immédiat d'une terre, qui en recueille les productions moyennant une rente qu'il paye au principal propriétaire dans le district duquel cette terre est située.

Le ryot est ou *khouïkâcht* (demeurant sur lieu), ou *pâikâcht* (non résident). S'il cultive la terre du village où il fait sa résidence habituelle, on le regarde comme propriétaire héréditaire; s'il ne réside pas, il n'est que tenancier temporaire. Il y a trois manières de payer sa redevance:

1<sup>o</sup>. En payant une rente pour chaque *béigah* (ou arpent) cultivé ou non: ce ryot se nomme *kharidjy*.

2<sup>o</sup>. En comptant une somme proportionnée à sa moisson; ainsi la terre qui produit des mûres paye moins que celle

qui produit du riz : le ryot qui traite ainsi se nomme *tahlissyly*.

39. En nature et en proportion de la récolte : ce ryot se nomme *lhamary*.

On désigne généralement sous le nom de ryot ou *ra'iét*, tous les habitans de l'Inde qui ne font pas profession des armes, et qui payent tribut; ce sont proprement les roturiers taillables.

## S.

*Serkâr*, district consistant en un certain nombre de pergannah ou cantons. — Le gouvernement et le chef des affaires. C'est aussi le nom que les Européens de l'Inde donnent à leur intendant. Le *serkâr* est une espèce de factotum qui reçoit l'argent, conduit le commerce, règle les dépenses, les solde en argent comptant, fait prospérer la fortune de son maître, et ne le vole qu'avec beaucoup de décence et de modération. Voyez *Haldey's Compendious gram-*



*mar of the jargon of Hindostan*, &c., pag. 40 et 41 des dialogues, 3<sup>e</sup> édit. de 1801. Voyez aussi la figure d'un serkâr, N<sup>o</sup>. 2, 2<sup>e</sup> section de la *collection of 250 coloured etchings, descriptive of the manners, costumes, and dresses of the Hindoos*, by Solvyns, Calcutta, 1799. Serrâf, banquier de l'Inde, changeur de monnoie et marchand. Ce mot est purement arabe, et les Européens, particulièrement les Anglais, l'ont corrompu : ils en ont fait *shrof*. Dans les *Institutes d' Akbar*, le serrâf est indiqué comme essayeur des matières d'or et d'argent. Ce mot désigne deux chefs des monnoies : 1<sup>o</sup> un deroghah, espèce d'inspecteur général, etc. ; 2<sup>o</sup> un changeur, parfaitement versé dans l'art d'essayer les métaux, et qui remplit ses fonctions avec probité. Voy. *Ayeen Akbery, or institutes of Akber, translated from the original persian, by Gladwin*, tom. I, pag. 8, édit. de Calcutta. Seykes, nation belliqueuse et puissante,

établie sous un régime purement démocratique et républicain, dans le nord de l'Hindoustan. D'après la Notice assez étendue que M. Forster a donnée des Seykes, et à laquelle j'ai fait de nombreuses additions, je me bornerai à apprendre à ceux qui ne voudront pas consulter cette Notice, que les Seykes, qui n'étoient originairement qu'une secte mêlée d'islamisme et de Brahmisme, fondée par Nanek au commencement du 16<sup>e</sup> siècle de l'ère vulgaire, forment maintenant une puissance considérable, et capable de changer d'un moment à l'autre la face de l'Inde, s'ils parviennent à perfectionner leur gouvernement, et établir de la discipline dans leurs troupes. Leur capitale est Lahor, et ils peuvent mettre sur pied près de 300,000 cavaliers. Leur gouvernement est moitié démocratique et moitié aristocratique. Ils ont des chefs auxquels ils n'obéissent qu'autant qu'il leur plaît; ces chefs n'ont aucune marque distinctive, et sont souvent déplacés. Ils

se réunissent quelquefois pour délibérer sur les intérêts communs de la nation. Loin d'avoir un chef suprême, ils font serment de haine à la monarchie; et quant à la religion, on peut les regarder comme les réformés ou les calvinistes de l'Inde, à l'égard tant des Musulmans que des Hindous. Ils se nourrissent de toute sorte d'alimens, excepté le bœuf; ils mangent surtout du porc. Voyez le *Précis historique sur les Seykes*, tom. III, pag. 1<sup>re</sup>.—86 du *Voyage de Forster*.

Somrou, étoit le nom que les Indiens avoient donné à un monstre qui déshonora parmi eux le nom d'Européen. Ce misérable, natif de l'électorat de Trèves, suivant M. Scott, ou de Strasbourg, suivant M. le colonel Polier, se nommoit originairement Walter Reinhard; il s'enrôla très-jeune, comme simple soldat, au service de la France, et prit *Summer* pour nom de guerre. D'après son caractère, ses camarades changèrent ce nom en celui de Sombre, dont les Indiens ensuite firent

*Somrou.* En arrivant au Bengale, il fut enrôlé dans les corps Suisses que la Compagnie entretenoit à Calcutta. Mais au bout de 18 jours il déserta, et se rendit chez les Français, à Chandernagor, où il fut fait sergent; il déserta encore et s'enfuit dans les provinces supérieures, où il servit comme simple soldat dans la cavalerie de Ssefder-Djeng, père de Choudj'a éd-Doùlah. Il quitta encore ce service, mena une vie errante et vagabonde jusqu'en 1760, qu'il passa au service du rebelle Foudjedâr de Purnea; et ensuite à celui du fameux Arménien nommé Gourguy (Grégoire) Khân, favori de Qâcem A'ly. Il obtint d'abord par lui le commandement d'un bataillon de Cipayes, puis d'un second; ce fut alors qu'il se chargea d'égorger les Anglais prisonniers à Patnah, le 6 août 1763, et s'acquitta de cette horrible mission avec toute la férocité d'un froid assassin. Après différentes autres aventures et désertions qu'il seroit trop long de raconter, il



mourut au service de Nedjef Khân. Le corps qu'il commandoit fut conservé à sa veuve et son à fils, avec les appointemens de 65,000 roupies (environ 130,000 francs) par mois. Sa veuve, qui étoit une femme de distinction, montra un grand caractère dans le poste important où elle se trouva élevée; elle rendit même de grands services au grand moghol Châh-Alem, et lui auroit sauvé la vue et la couronne si ce prince eût été capable de la seconder et de profiter des secours qu'elle lui donna. Voyez mes notes sur le *Voyage de Forster*, tom. III, p. 190, 196, etc.; et *Ferishta's history of the Dekkan*, etc., translated, by J. Scott, tom. II, pag. 263 et 264; et des Extraits de lettres du colonel Polier dans l'*Asiatick annual register*, 1800, pag. 39 et suiv. des *miscellaneous tracts*.

Ssoûbah, est certainement d'origine indienne, et désigne une province, une grande division de l'empire; celui de l'Hindoustan contenoit quinze ssoûbah,

dont chacun se divisoit en plusieurs serkârs, un serkâr en plusieurs pergannah, un pergannah en plusieurs mahhal. Au lieu de *serkâr*, on paroît avoir adopté dans le Bengale le mot *tcheklah*, et dans la même province le mot *zella* désigne des subdivisions. Voyez *Asiatick annual. reg. 1800 charact. 7*. Le gouverneur du ssoûbah se nomme *ssoûbah-dâr* ( possesseur de ssoûbah ); ce titre est le synonyme de *nâzem*, mot arabe employé également dans l'Inde, et qui signifie ordonnateur. En terme militaire, le mot *ssoûbah-dâr* désigne, parmi les troupes du pays, appartenantes aux Anglais, le plus ancien officier de la compagnie dont le grade est à peu près égal à celui de capitaine.

Sirangpouër, corruption de Sidempouër (ville de Sidem, frère de Râma, le Bacchus indien); c'est un comptoir danois, nommé aussi *Frederick nagor* (la ville de Frédéric). Il est situé dans le Bengale à 15 milles nord (environ cinq lieues communes) de Calcutta, et à sept milles

de Chandernagor, comptoir français qui a retenu l'ancien nom de l'emplacement qu'il occupe. Ce nom signifie *ville de la Lune*, car en sanskrit et dans les autres langues indiennes dérivées de celle-ci, la lune se nomme *Tchandra*, et par corruption *Tchander*.

## M.

*Tádje-mahhl* (le) est un mausolée en marbre blanc, construit par l'empereur Châh Djihân, pour son épouse favorite nommée *Noûr-Djihân* (lumière du monde), et *Tádje-mahhl beygum* (princesse, couronne du séjour *impérial*), laquelle mourut en 1631: cet empereur a été aussi enterré dans le même monument, que les naturels regardent comme le plus beau de son genre qui existe dans l'Hindoûstân. L'espace situé entre la porte et le tombeau forme un jardin rempli d'avenues d'arbres, de fontaines, de parterres de fleurs. Le Djemnah baigne

les hautes murailles de la terrasse sur laquelle est élevé cet édifice, dont M. Daniell a donné une vue magnifique, sous le N<sup>o</sup>. XVIII de son *Oriental scenery*.

Tanyàn ou tangân, nom sous lequel on désigne les chevaux qu'on élève dans les montagnes du Boutan, près d'Achâm, et que les naturels viennent vendre à Rangpou. On en tire aussi du pays de Tangout ou Tangan. Voyez *Gladwin's Narrative of the transact in Bengal, &c.*, pag. 55 de l'édit. de Calcutta, et la Description d'Achâm, t. II, pag. 222 et 224 des *Recherches asiatiques*, traduction française.

Tchâk, lisez tchaïck, c'est-à-dire, bourse; c'est la corruption du mot indien *tchaoukah*, lieu où se rassemblent les négocians.

*Tchéndâm*, qu'on prononce aussi improprement *tchéna*, corruption du mot sanskrit *tchouna*; c'est une chaux ou mortier fait avec des écailles de poisson calcinées; tous les planchers de l'Inde



sont recouverts de tchénam, que l'on regarde comme l'enduit le plus frais qu'on connoisse. On emploie beaucoup le tchénam dans la construction. Quand on veut revêtir de tchénam les colonnes ou les murailles d'un édifice d'une certaine magnificence, on fait le tchénam avec de la porcelaine pilée. Il est liquide et susceptible de s'étendre quand on l'emploie en grande quantité dans les constructions, et il acquiert un éclat presque égal à celui du marbre. Le tchénam de Madras surpasse en beauté tout celui qu'on fait dans le reste de l'Inde. M. Moor croit qu'on n'y emploie que des écailles de poisson. — On mêle une très-petite quantité de cette chaux avec la noix de sonpân, communément noir d'arek, et avec de la canelle; le tout enveloppé dans une feuille de betel et attaché avec un clou de girofle, forme cette espèce de sigarre que les Indiens mâchent sans cesse pour se fortifier l'estomac, et que nos voyageurs nomment ordinaire-

ment betel. Il est si corrosif qu'il enlève tout l'émail des dents. *Moor's Narrative of the expedition against Teepoo, &c.*, pag. 373, 374 et 503.

Tchendah Ssâhheb, nabâb du Carnate, l'un des mannequins politiques que les Anglais employoient pour en supplanter d'autres, et qu'ils soutenoient ou détruisoient ensuite suivant que leur intérêt l'exigeoit. Il n'a joué qu'un rôle fort secondaire, et ne mérite pas de fixer notre attention.

*Tchòp-dâr* (porte-bâton), valet qui escorte les personnages considérables. Ses fonctions consistent à recevoir et à annoncer les visites, et à marcher devant son maître; il porte une canne d'argent, longue d'environ cinq pieds; cette canne se nomme *tchòp*, mot persan qui signifie proprement bâton. Certains Grands ont plusieurs *tchòp-dâr*.

Les *Tchoultry*, que nos voyageurs nomment par corruption chauderies, sont des édifices consacrés à servir d'asile aux

voyageurs ; c'est pourquoi on les construit généralement sur les routes ; un Brâhmane en est ordinairement le concierge, et reçoit tous ceux qui se présentent. Dans le Dekehan, les tchoultry font toujours partie des dépendances d'un temple hindou. La destination de ces établissemens est absolument la même que celle des sérâis ou kâravâsérâis des Musulmans. Le mot tchoultry, corruption de *tchatourdouara* en sanskrit, maison à quatre portes, est principalement usité dans le Karnâtik et dans le Dekchan ; les Mahrattes et les habitans du Nord de l'Inde nomment ces mêmes établissemens *deremsallah*.

Tyk. Le tyk ou teyk (*Tektona grandis* Linn. *suppl.*, p. 151, *Hortus Malabar*, IV, 57, tabul., 27, *plant. coromand.* I, p. 10, N<sup>o</sup>. VI), croît en abondance au Péygou, et forme une des principales branches du commerce de ce royaume. C'est un arbre de la haute espèce, assez semblable au chêne, excepté



qu'il est plus flexible et moins dur. On l'emploie généralement dans l'Inde, non-seulement à faire des meubles, mais à construire des vaisseaux. Il a différens avantages sur les bois d'Europe; il est d'abord bien moins corruptible, et résiste beaucoup mieux à l'eau, de manière que les navires établis avec ce bois, durent bien plus long-temps que les autres. Il a de plus la propriété de ne pas éclater quand il essnie un boulet de canon. Mais les teyk qui viennent au Péygou, où l'humidité du climat et la fertilité du sol sont prodigieusement favorables à la végétation, croissent avec une telle rapidité qu'ils ne peuvent acquérir la dureté convenable; c'est pourquoi les vaisseaux à la construction desquels on emploie des teyk des montagnes de Balâghât sont bien plus solides que ceux qui ont été établis au Péygou. Les jeunes branches du teyk produisent une couleur pourpre. Voyez l'intéressant ouvrage de M. Hunter, intitulé *Account of the climate, produc*



tion, *religious customs, manners,* etc., of the *Pegu*, pag. 26, et pag. 47, 48 de la traduction que j'en ai donnée sous le titre de *Description du Pegou, et de l'île de Ceylan, etc., par W. Hunter, Ch. Wolf et Escheslkroon; traduite de l'allemand et de l'anglais.* Voyez en outre le *Voyage d'Henri Grosse aux Indes orientales*, pag. 165 de la traduction française. On trouve une branche de teyk, très-bien dessinée et gravée avec une courte description, dans le tom. I, pag. 81 et 82 du *View of Hindoostan* de M. Pennant.

Typhoun, plus correctement *thoufsun*, tempête, bourrasque; ce mot grec et arabisé a été adopté par les Persans, qui l'emploient pour désigner spécialement le déluge universel. C'est le nom que l'on donne dans l'Inde à des tempêtes qui s'élèvent sur le Ganges, et qui repoussant quelquefois les eaux contre le courant, causent des inondations. Voyez sur les typhoun un excellent article de M. Cap

per, dans son ouvrage intitulé, *Traiteise on the monsoons*, etc.

## V.

*Vakyl*, agent, député, négociateur, chargé d'affaires, résident, envoyé, ministre plénipotentiaire, qui, pour la dignité et le rang, n'égale pourtant pas le ministre nommé *éltchy*, ambassadeur, proprement dit. Voyez *Hadley's Compendious grammar of the jargon of Hindostan*, pag. 43 du vocabulaire maure anglais, 3<sup>e</sup>. édit.

*Virandah* ou *Virander*, corruption du mot portugais qui signifie balcon, échafaud de bois ou de fer, ou de pierre, placé devant la fenêtre d'une maison pour y prendre l'air et pour voir au loin. Dans l'Inde, c'est proprement un corridor ouvert et soutenu par des piliers ou des colonnes, sous lequel les habitans de la maison viennent respirer le frais à la fin du jour. Cette partie de la maison n'est

pas la moins utile dans les climats chauds. On peut voir une représentation fidèle et élégante d'un virandah dans le N<sup>o</sup>. III de l'*Oriental scenery*, 2<sup>de</sup>. partie, de M. Daniell.

*Viss vach*, corruption de *viswe*<sup>1</sup> *sswa-*<sup>2</sup>  
*ra* ; sous ce nom, Siva, troisième per-  
sonne de la trinité indienne, est adoré  
à Bénarès ; il signifie Seigneur du monde.  
( Note communiquée par M. Alexandre  
Hamilton, membre de la Société Asia-  
tique de Calcutta ).

## Z.

Zémyn dâr, littéralement possesseur de terres. C'est un tenancier comptable envers le gouvernement du revenu de la terre qui lui est concédée ; mais il n'a aucun droit à la propriété de ce terrain.

*Zénáná*, l'appartement des femmes, le sérail, les femmes elles-mêmes. Ce mot est dérivé du persan *zen*, femme ; il désigne le même endroit que les Arabes

nomment *hharem*, et que nous confondons avec *sérâi*, par corruption *sérail*. Ce dernier mot désigne une grande maison, un hôtel, un palais, dans lequel se trouve ordinairement un *hharem*, ou sanctuaire, car tel est le sens de *hharem*, qui dérive de la racine *hharama* (défendre, interdire, prohiber). Cette dénomination convient très-bien à l'endroit habité par les femmes, dont la vue, chez les Orientaux, est interdite à tous ceux qui ne leur sont pas attachés par une étroite consanguinité.

FIN DES NOTES.







---

---

# T A B L E

## DES MATIERES

Contenues dans ces deux Volumes.

---

*Nota.* Le chiffre romain indique le tome,  
et le chiffre arabe, la page.

### A.

- AGRAH, description des ruines environnant cette ancienne ville impériale, II, 39-40. Description de la ville même, 47 *et suiv.* Abandonnée par Châh-Djihân, qui transporte le siège de l'empire à Dehly, 49.
- AKBAR, époque de la mort de cet empereur ami des lettres, II, 4 et 5, *not.* Inhumé à Sekendéry, I, 141. Ses *institutes*, cités II, 199. Description de son tombeau, II, 55.
- Akbernagar, précédemment *Râdjah-mahhal*, II, 194.

Allah-âbâd , ville située au confluent du Djemnah , et du Ganges , II , 4. Fort (d') 4 et 5. Construit par Akbar, *ibid.* C'est un des boulevards de l'Hindoustan , II , 6.

A'ly-Verdy Khân, grand père de Sérâdje éd-Doulah , I , 38 et 39. Sa retraite en présence des Mahrattes , 95 et 96. *A' mildâr* , signification de ce titre , II , 186.

Angleterre et l'Irlande ; ( comparaison de l'étendue du territoire de l' ) avec les possessions des Anglais dans l'Inde en 1756 , II , 191.

Anglais ( les ) forment un établissement à Madras , I , 18. Leur souveraineté dans l'Inde date de 1752 , 19.

Aoude ; détails sur cette ancienne ville de l'Inde , II , 25 - 25 , 139-142.

Aoungian, capitale de la province de Malouah , II , 88.

Aoundy, ouragan , II , 82.

Architecture égyptienne ( observations sur l' ) I , 174 *et suiv.*

Architecture grecque ; plusieurs de ses



ornemens se trouvent sur un temple de Bénarès, I, 140. Autres observations sur la même architecture, 142 et suiv.

Architecture indienne, I, 142 et suiv.

*Asiatick annual register* for 1802, cité II, 197.

*Asiatick researches*. (Recherches asiatiques, ou Mémoires de la société établie au Bengale pour faire des recherches dans les antiquités, l'histoire, les sciences et les arts de l'Asie), cit. I, 64, not. et II, 506.

Assef êd-Doulah, nabâb d'Aoude, II,

7. Demeure à Luknau, 9.

*A'thar* ou *Æ'thr*, essence de rose, époque de son invention, II, 142.

Aureng-Zeb; traité avec indignité son frère aîné, II, 53. Précis historique de la vie de cet empereur, 144-147.

Ayodeya ou *Ayodhya*, ancien nom d'Aoude, II, 24. Voyez Aoude.

## B.

- Badjérah, (et non Budjérah) description de cette barque, I, 88, 92, II, 148.
- Bacchus, le même que Râma chez les Indiens, II, 204.
- Bâglepouër, beauté de ce district, I, 60.  
Distance de Bâglepouër à Moughyr, 61.
- Bain des orientaux, II, 179.
- Bakhchar, lieu du Bengale, remarquable par une victoire des Anglais, I, 101. Bataille de Bakhchar, II, 7 et 8.
- Balcon, étymologie de ce mot, II, 149.
- Banians, courtiers, de quelle caste ils sont, II, 153.
- Bananier qui couvre une immense étendue de terrain, I, 59.
- Barkope, village du Djengle-Terry, I, 200, 209 et 210.
- Barques de Madrâs, nommées Massoulah, I, 8. *Badjérah*, 41. Du Ganges, *bor* ou *bar*, 84. *Pehloùah*, 87, 88. *Pân-*

- tchouay*, 88. *Mouèr-penki*, 89. Plusieurs de ces barques ressemblent à celles des O-taïliens, 90.
- Béhâr, province de l'Inde; quelle est sa capitale, I, 100. Conquise par Chedj'ah Djihân, II, 118.
- Bénarès, sa distance de Ghâzy-poùr; I, 107. De Calcutta, 133. Description (de) 131, 133 *et suiv.*, II, 149-150. Son ancien nom, 133.
- Bengale, tous les genres de cultures fleurissent dans cette province, I, 85.
- Berhampoùr (ou Brâhmapoùr), station militaire du Bengale, I, 96.
- Bhyze, nom de la troisième caste des Hindous et corruption du mot sanskrit *vaisya*. Voyez ce mot.
- Bidjigor, situation de ce fort du Bengale, I, 125, 196.
- Bisdam (Adrien), gouverneur hollandais de Tchynsérâ, I, 41, *not.*
- Bor* (ou bar). Description de cette barque, I, 84. II, 149.
- Boungâlaù*, plus correctement Bongalâ.

Description de cette espèce d'édifice, II, 112, 153.

*Botcha palky*, palankin inventé par les Portugais, II, 157.

Brahmâ, première personne de la trinité indienne, II, 153. Produit les quatre castes, 151. Dicte ses lois à Menou, 153.

Brâhmanes, leurs devoirs, II, 151. Leurs prérogatives et leur prééminence, 152. Excitent les veuves à se brûler avec leurs bijoux et se réservent le droit de recueillir les cendres, I, 184 et 194. Leur recueillement en priant, I, 176.

Budjérou, plus exactement Badjérou. *Voyez* ce mot.

## C.

Calcutta, chef-lieu des établissemens anglais dans l'Inde, I, 27 et 28. Description des environs de cette ville, 26 et 27; — de la citadelle, 28. Etendue de cette ville, 30. Des-



- cription du fort William, 28, 30.  
Spectacle pittoresque qu'offrent les  
rues de Calcutta, 52 et 53.
- Camp indien (description d'un), II,  
37, 42.
- Castes des Hindous; leur origine, leur  
nom, leur destination, II, 150, 151.
- Cattamaran*, description de ces ra-  
deaux, II, 182, 183.
- Châh*. Signification de ce titre, II, 188.
- Châh-Dârá, endroit voisin d'Agrah,  
II, 39.
- Châh-Djihân. Note sur ce souverain,  
I, 43. Construit le Tâdje-Mahlal  
pour son épouse chérie, II, 64. Sa  
sépulture. II, 72. Voyez les mots  
Tâdje-Mahlal et Agrah.
- Chandernagor, établissement français,  
autrefois important, I, 40, 94. Epoque  
de la destruction du fort, *ibid.* Ety-  
mologie de ce nom, II, 205.
- Charpentier de Cossigny (M.). Son  
*Voyage au Bengale*, cité, II, 159.
- Chauderie. Voyez Tchoultry.

- Chédj'ah Djihân , s'empare du Béhâr ,  
II , 118.
- Chékouh - âbâd , ( plus correctement  
Chékouh - âbâd ) ville fondée par  
Dârâ Chékouh , II , 33. Description  
de cette ville , 34 , 35 , 36.
- Chevaux nommés Tanyâns , d'où on  
les tire , I , 70. II , 206.
- Choudjâ'a ( sulthân ) , fils de Châh-  
Djihân , I , 43. Gouverneur du Ben-  
gale , fait construire des kâravânsé-  
râys , I , 71. Description de ces édi-  
fices , 72 et 73.
- Chyr-châh , né à Sasserâm , II , 120. Des-  
cription de son mausolée , 121 et  
suiv. Précis de la vie de ce prince ,  
II , 153 - 156. Prend grand soin des  
voyageurs , I , 67 , 71. Etablit l'u-  
sage des postes dans l'Inde , II , 159.
- Cléveland ( Auguste ) , anglais recom-  
mandable par ses vertus , I , 49.  
Description de sa maison à Bâghle-  
pouh , I , 61. Invité par des Indiens  
montagnards à un sacrifice annuel ,  
I , 202 , 211 - 216. Parvient à civili-

- ser ces espèces de sauvages, I, 205  
et suiv. Est enterré à Bâghlepour, I,  
209.
- Clive ( lord ), fait ses premières armes  
dans l'Inde, sous Stringer Lawrence,  
I, 18 et 19. Gagne la bataille de  
Plassey, II, 191.
- Contcha*, substance vitrifiée, qui se  
trouve sur les bords du Djemnah,  
II, 50.
- Coromandel ( côte de ), unie, basse et  
sablonneuse, I, 1 et 2. Observation  
sur le teint, etc., des habitans, I,  
5 et 9, *not.* Sur leurs mœurs, etc.,  
9. Sur les femmes, *ibid.*
- Cotonah, ville du Bengale, célèbre par  
la retraite de A'ly-Verdy Khân, I,  
95.
- Crauffurd, ses *sketches*, etc. ( Essais  
sur l'histoire, la religion, etc. des  
Hindous ), cités, II, 163.

## D.

*Dák.* C'est le nom de la poste, et non  
d'un palankin, comme le dit M.

- Hodges, I, 54. *Voyez* ma note, II, 157, 158. *Voyez* poste.
- Daniell (MM.), artistes célèbres et auteurs du plus bel ouvrage connu sur l'Inde. Notice de cet ouvrage, I, 33, II, 159, 160 et 162.
- Dârá Chékouù (plus correctement Dârá Chékouh). Détails sur ce prince savant et infortuné, II, 33, 34. Ruines de son palais à Agrah, 52.
- Dargan. *Voyez* Dorgâh.
- Dehly, augmentée par Châh - Djihân, qui y transporte le siège de l'empire moghol, et nomme cette ville Châh Djihân-âbâd, II, 49. *Voyez* Châh-Djihân et Agrah.
- Derbâr*. *Voyez* Dorbâr.
- Deremssallah, édifice destiné aux voyageurs, II, 209.
- Dherma*, nom indien de la Justice, et du Dieu qui y préside, II, 152.
- Dholpouër, village, II, 85.
- D'Ohsson (M. Mouradgea); son *Tableau de l'Empire Ottoman*, cité, II, 179-181.



- Dhouly*, litière pour les malades et les blessés, II, 158.
- Dja'far Khân, nâbâb du Bengale, I, 38. Substitué à Sérâdje éd-Doulah, II, 192.
- Dja'far Khân, Ssoubah-dâr du Dkehan, II, 162.
- Djâmah* ou *Djâméh*, robe des Hindous et des Musulmans de l'Inde, I, 4 et 5, *not.* Sa forme, II, 162.
- Djanguérah, petite île située dans le Ganges; par quel monument elle est remarquable, I, 56, 57.
- Djâttés. Note sur cette secte d'Hindous, II, 163-165. (*Nota.* Ce sont probablement les anciens Djettes auxquels Tymour fit une guerre très-acharnée, et qui lui causèrent les plus vives inquiétudes.)
- Djemnah, grand fleuve dont le lit est parsemé de bancs de sable, II, 31.
- Djengle*, signification de ce mot, I, 121, *not.* II, 165.
- Djengle - Terry, contrée à l'ouest de Bâglepouir, I, 200.

*Djérogáh*, signification de ce mot, II, 168.

*Djesvótnagor*, lieu voisin d'Etaïah, II, 31.

*Dj'haledár pálky*, espèce de palankin; son usage, II, 157.

*Djihân - âbâd*, ville construite auprès de Dehly, II, 49. *Voyez* Dehly, Châh-Djihân et Agrah.

*Djihânguyry*. *Voyez* Djanguerah.

*Djihânguyry*, situation de cette île et description du monument qu'elle renferme, II, 165, 166.

*Djyonpòur*, fort situé au confluent du Goumty et du Ganges, I, 122, II, 117. Époque de sa construction, 118.

*Dorbâr* et non *Derbâr*, signification de ce mot et description d'un dorbâr, II, 167. *Dorbâr* de Fayz-âbâd, II, 21.

*Dorgáh*, signification de ce mot, II, 168.

*Doù-âb*, signification de ce mot, et indication de la province ainsi nommée, II, 4 et 168.

Dow (Alexander), son *History of Hindoostan* (Histoire de l'Hindoûstân, traduite du persan de Ferichtah), cit., II, 24, 156.

*Dyvân*. Fonction de l'officier ainsi nommé, II, 169.

## E.

Egypte (l') a tiré ses sciences et ses arts de l'Ethiopie, I, 176, *not.*

Eléphanta (caverne de l'île d'), I, 176, 177.

*Emyr*, signification de ce titre, II, 188.

Etaïah, ville située sur le Djemnah, II, 50.

Ethiopie (l') paroît être le berceau des sciences et des arts de l'Inde et de l'Egypte, I, 176, *not.*

E'témâdpour, endroit voisin d'Agrah, II, 37 et 38.

Eyre Coote (sir) tient en échec toutes les forces de Hhaïder A'ly, etc., I, 16, 93. Sa bravoure et ses services, 93.

## F.

Fayz-âbâd , ville considérable d'Aoude , II , 16 et 17. Description des ruines de quelques - uns de ses beaux édifices , 18 , 19 , 20.

Femmes de l'Inde ( Observations sur les ) , I , 47. Celles de Kachmyr , célèbres par leur beauté , *ibid.* Observation sur leur réclusion , *ibid.* Nom de l'appartement où elles sont renfermées , II , 214. Victimes du préjugé et dupes des Brâhmanes , qui exigent qu'elles se brûlent à la mort de leur mari , I , 184 et 194.

Ferichtah , célèbre historien persan. *Voyez* Dow et Scott.

Féryd , surnom de Chyrchâh. *Voyez* ce mot.

Fétihpouër-Sikry , ville , II , 75. Description de cette ville , 78 , 79.

Feyrouz - âbâd , village considérable , II , 36. Les environs sont bien cultivés , et pourquoi , 36 et 37.



Fingal, sa grotte dans l'île de Staffa,  
I, 171.

Forster (Georges), son *Voyage du  
Bengale à Saint Pétersbourg, par  
terre, etc.*, cité, I, 28, 49, II, 8,  
165.

*Faùdje-dâr*, signification de ce titre,  
II, 186.

Fourmis blanches ( les ) exercent des  
ravages étonnans, I, 20.

## G.

Ganges; la marche ordinaire de ce  
fleuve est évaluée cinq milles par  
heure, I, 92. Description pittores-  
que de ses bords, 73 - 75, 97-98.  
Reçoit le Soane ou Sône, 104. La ri-  
vière d'Hougly en est une branche,  
97. Passe près de Monghyr, 54 et 55.  
De Ghâzypoûr, 105. Djanguérah, si-  
tuée au milieu du Ganges, 56 et 57.  
Passe auprès de Tchénâr, 126. Iles  
mouvantes de cette rivière, I, 85.

Gary, voiture nommée aussi *Hakéry*.  
*Voyez ce mot.*

- Gât** ou *Ghât*, signification de ce mot, I, 134, II, 169, 171. Description détaillée des montagnes ainsi nommées, 170, 171.
- Gaughât**, endroit voisin d'Agrah, II, 74. (*Nota.* Ce nom me paroît signifier passage de la montagne.)
- Ghâzypour**, forteresse et village voisins de Calcutta, I, 30, 105. Autres monumens du même endroit, 106 et 107.
- Gladwin** (M.), son *History of Hindostan*, cité, II, 168. Sa traduction de l'*Ayîn Akbery* (Institutes du grand Moghol Akbar), citée, II, 199.
- Gohed** (Raná de), II, 195. Origine de cet endroit, 195.
- Gondje** ou *Gandje*, signification de ce mot persan, II, 173.
- Gosséin**, religieux hindoux, II, 36. L'un d'eux gouverneur de Feyrouz-âbâd, *ibid.* Costume de ces religieux, II, 172.
- Goumty**, description des bords de cette rivière, II, 116. Beau pont

- situé sur cette rivière, 119. Sa jonction avec le Ganges, 120.
- Gualior, situation de cette forteresse, II, 88, 90. Sa description, 89 et suiv. Prise par les Anglais, et de quelle manière, 98 et suiv.
- Gulsy - ghât, belle digue qui se voit à Bénarès, I, 135.
- Guirréty, habitation située à vingt milles au - dessus de Calcutta, I, 93.

## H.

- Hadley (M.), son *compendious grammar of the ... moors*, cité, II, 190.
- Hakéry, description de la voiture ainsi nommée, I, 11, 33, II, 175, 176.
- Hastings (M.) fait une tournée dans l'Inde, I, 83. Se rend à Bénarès pour y appaiser une insurrection, 107 et suiv. Projette et exécute la conquête de Gualior; II, 95.
- Havil-dâr, plus correctement Havyl-dâr. Fonctions de l'officier qui porte ce titre, II, 173. Signification de ce mot, 173, 174.

- Héri , incarnation de Vichnou , II , 166.
- Herkârà , plus correctement *Herkârah* ,  
signification de ce mot et indication  
des personnages ainsi nommés , I ,  
121 , II , 174 , 175.
- Hhaïder A'ly-Khân , précis historique  
sur ce conquérant , II , 176 - 179. Sa  
cruauté envers les espions des enne-  
mis , II , 174 , 175.
- Hhaqéry , plus correctement Hakéry.  
*Voyez* ce mot.
- Hhemâm* ( bain ) , II , 179 ; d'Agrah ,  
II , 52.
- Hindous , habitans originaires de la pé-  
ninsule , I , 6. Petitesse et délicatesse  
de leurs mains , *ibid.* et 7. Leur dou-  
ceur et leur tranquillité , *ibid.* Ont  
la coutume la plus barbare connue ,  
I , 181. Forme de leur robe , II ,  
162 , 163. Leur propreté , I , 176.  
Modestie et simplicité de leurs fem-  
mes , I , 77. Diffèrent beaucoup des  
Musulmans , 78. Ne croient ni à la  
création proprement dite , ni à l'a-  
néantissement total des choses , II ,



167. Hindoux porteurs de palan-  
kins, leur manière de vivre, I, 68,  
69.

Hodges (M.), est témoin en arrivant  
à Madrâs des maux que produit la  
guerre, I, 10 et 11. Momens déli-  
cieux qu'il passe dans la plaine des  
Tchoûltry, 21 et 22. Dessine une  
pagode voisine de Madrâs, 22 et 23.  
Est indisposé et se rétablit au Ben-  
gale, 26. Part pour Monguyr, 54, etc.  
Hougly, ancien marché considérable  
pour l'exportation des marchandises  
du Bengale, I, 95. Rivière d'Hougly, 97.  
Humâyoun, fils et successeur de Bâ-  
bour, II, 155. Battu et détrôné par  
Chyr-Châh, *ibid.*

## I.

Inde (P) paroît avoir tiré ses sciences  
et ses arts de l'Ethiopie, I, 176.  
Indiens aborigènes, ou prétendus tels,  
I, 202 et 203. Civilisés par M. Au-  
guste Cléveland, 205 et suiv.

Indiens (gouverneurs), favorisent l'agriculture, II, 38.

## K.

Kachmyr, pays célèbre pour la beauté des femmes, I, 47.

Kalinoûâdy, gué et fleuve, II, 29 et 30.

*Kâlpa*, nom que les Hindous donnent à chaque création, c'est-à-dire, à l'existence successive de l'univers, dans l'intervalle desquelles ce qui existe est absorbé et non anéanti dans la divinité, etc., II, 166.

*Kâravânsérây*. Voyez sérây.

*Kari*, composition de ce mêts, II, 20, *not.*

Kasi (ou Kachi), ancien nom de Bénarès, I, 153.

Kchatriya, 2°. caste des Hindous; leurs devoirs, II, 151.

Khâni Khânân, vézyr d'Akbar, construit un beau pont sur le Goumty, II, 119.

- Khânpoûr , poste important sur le Ganges , II , 8.
- Kolgondje , description pittoresque des environs de cet endroit , I , 55 et 56.
- Koss , étymologie de ce mot , II , 180.
- Observations sur cette mesure itinéraire , I , 114 , II , 31 , 32.
- Kotchéry , signification de ce mot , II , 182.
- Kraouley , village voisin d'Agrah , II , 74.
- Kuttérah , ou séminaire de Mourched-âbâd , I , 57 , d'Agrah , II , 39.

## L.

- Lethyspoûr , situation de ce fort du Bengale , I , 125. Autre fort situé dans le voisinage , I , 195.
- Luknau ( plus correctement Laknaù ) ; distance entre cette ville et Calcutta , II , 9. Capitale d'Aoude , 9 et 10. Description de cette ville , 11 et suiv.

## M.

- Mach'al* et *Mach'aldjy*, signification de ces mots, II, 185.
- Madhádjy Scindia, chef Mahratte, fait mourir l'ambitieux Mohhammed-Beyg-Khân, II, 81. Prend une forteresse de terre près de Delhy, 86. S'empare de la province de Malouah, 88. Maître de Gualior, en 1779, 93. Obligé de l'abandonner, 95. Conclut un traité avec les Anglais, I, 199.
- Madrás, divisée en ville anglaise et ville noire, I, 2, 12. Désolation dans cette ville et dans ses environs au moment de l'invasion de Hhaïder A'ly-Khân, 13. Pont de Marmalong, (*prononc.* Marmelon) 17. Etablissement des Anglais à Madrás, 18. Fort Saint-Georges ou de Madrás, 19.
- Malouah, belle province, II, 88.
- Mango, arbre d'une texture très-tendre, I, 201.



- Marouaddy, endroit voisin de Bénarès, I, 114.
- Martin (le colonel, depuis général.)  
Son hospitalité envers M. Hodges, II, 113.
- Massoulah, barque de transport, I, 8.  
Description de cette barque, II, 182.
- Menou, fils de Brahmâ, dont il promulgue les lois, II, 150 et 153.
- Mesdjed, signification de ce mot, II, 185.
- Mher ûl-niçâ, surnom de la princesse Noûr-djihân. Voyez ce mot.
- Minâréh, signification de ce mot et description du monument qu'il désigne, II, 185. Minâréh remarquable de Bénarès, I, 136, 157; — Du tombeau d'Akbar, II, 57.
- Minnâ palky, palankin original, II, 157.
- Mohasa, litière, II, 157.
- Mohammed A'ly Khân, nâbâb d'Arkate, mannequin des Anglais, II, 185.
- Mohammed-Beyg-Khân, détails sur

- cet ambitieux , II , 80. Sa mort , 81.
- Mollâ , restitution de ce mot et sa signification , II , 184.
- Monguyr , ville située sur le Ganges , à 300 milles (100 lieues ) de Calcutta , I , 34 et 35 , 61 , 63 , 64. Aspect du sol depuis Monguyr jusqu'à Calcutta , 65.
- Mosquée , étymologie de ce mot , II , 183. Mosquée de Mounheyr , I , 102.
- Mossol* , et *Mossoldjy*. Voyez *Mach'al* et *Mach'al djy*.
- Mounheyr , endroit situé sur le Soane ou Sône , I , 102.
- Mounro , son *narrative of the military operations* , etc. , cité , II , 175.
- Mour-penky* , description de cette barque , I , 98 , II , 185 , 186.
- Mourched-âbâd , ville du Bengale , qui renferme des édifices considérables , I , 37 , 96 , 97.
- Moutedjernih ( chutes de ) , I , 50.
- Mouèzzyn* , signification de ce mot , II , 183.

- Musulmans de l'Inde, originaires tatars, I, 5 et 6. Sont presque tous militaires, I, 78. Allument beaucoup de lampes à une certaine fête, 80 et 81. Triste aspect du pays qu'ils possèdent, II, 27. Leur tyrannie, *ibid.* Malheureuses conséquences du luxe des princes musulmans, II, 17. Ils se font enterrer sur les routes, I, 62.
- Myr - Qâcem, nabâb du Bengale; sa fin, I, 100, 102.
- Myrzâ Chelé'y Khân, nabâb d'Agrah, II, 41. Description de son camp, 42. Détails sur ce prince, *ibid.* et suiv. Assassiné, 81.

## N.

- Nabâb.* Epoque de l'aggrandissement, (des) II, 147.
- Nânek, fondateur des Seykes, II, 200.
- Naùbét*, grand tambour, marque distinctive de la souveraineté, II, 25. Signification de ce mot, II, 186.
- Nellah, restitution et signification de

ce mot, II, 187. *Voyez* aussi I, 45.  
II, 186.

Noûr-âbâd, petite ville, II, 86

Noûr-Djihân, nom de la princesse qui  
découvrit l'essence de roses, II, 145.

## O.

Okraine, frontière d'Aoude, II, 52.

*Omrâ*, signification de ce titre, II, 187,  
188.

Orme (M.), son *history of military  
transactions, . . . in Hindostan*, II,  
132, 195.

*Oùâdy*, signification de ce mot, II,  
187.

Oudoua-nellah, nom d'un endroit si-  
tué à deux milles de Mourched-  
âbâd, I, 44. Autres détails sur cet  
endroit, 42 et 45.

Ouragan (description d'un) sur terre,  
II, 82.

## P.

*Pâdichâh*, signification de ce titre, II,  
188.



- Pagode ou temple hindou situé à deux milles de Madrâs , I , 22. Pagode de Tandjaour , 24.
- Palankin ; énumération des différens palankins , II , 157.
- Pandit* ou *pandét* , signification de ce titre , II , 189.
- Pantchouary. *Voyez* Pantchoûay.
- Pantchoûay , espèce de barque , I , 88 , II , 190.
- Patylah , situation de ce fort du Bengale , I , 124 , 125.
- Patnah , capitale du Béhâr , I , 100.
- Pehlouah*. *Voyez* Pélouar.
- Pélouar* , espèce de barque , I , 87. II , 190.
- Pélouary* , signification de ce mot , II , 190.
- Pennant ( M. ). Son ouvrage intitulé *Western Hindoostan* , cité , II , 171.
- Pergannah , petit district enclavé dans un plus grand , II , 36 et 190.
- Péruviens ( les ) avoient des postes aux hommes , II , 159.

Pétchéraïs , habitans de la terre de feu ,  
I , 149.

*Pilau* , composition de ce mets , II ,  
20 , *not.*

Plassey ( plaine de ) , mémorable par  
la victoire que les Anglais y rem-  
portèrent , I , 36 , 96. II , 190-193.  
Conséquence de cette victoire , *ibid.*

Polier ( le colonel ) , membre de la So-  
ciété de Calcutta , I , 28 , *not.* Prend  
le fort d'Agrah , II , 50 , 51. Entre au  
service de Zoulfegâr éd-Doulah , 51.  
Sa généreuse hospitalité envers M.  
Hodges , 111.

Pont de Marmalong ( prononc. Marme-  
lon ) , vulgairement nommé pont des  
Arméniens , à Madrâs , I , 17.

Portugais ( les ) avoient un établisse-  
ment au village de Saint - Thomas ,  
I , 17 et 18.

Postes de l'Inde , nommées *dâk* , I , 34 ;  
et ma note où je relève l'erreur de  
M. Hodges , II , 158. Par qui établies ,  
159.

Puits voisins des tchoûltry. Leurs dimensions, I, 67, 68.

Pyramidale ( la forme ) ordinairement employée pour les édifices de l'Orient, I, 41.

## Q.

Qâcem-bâzâr, île et factorerie du Bengale, I, 96.

*Qil'ahdâr*, restitution et signification de ce mot, II, 193.

## R.

*Râdjah-mahhal*, situation de l'endroit ainsi nommé, I, 44. II, 194.

Râdjah - mahhal ( montagnards de ), civilisés par M. Cléveland, I, 202 et suiv.

Râdje-pout, tribu royale et militaire; de quelle caste ils sont, II, 153.

Râma, le jeune Bacchus indien, II, 204.

Ramnagor, fort situé sur le Ganges, I, 116.

*Ranâ*, discussion sur ce mot, II, 195.

- Raná de Gohed , chef des Djâttés , II ,  
93. Fait alliance avec les Anglais ,  
93 , 94.
- Rennell ( M. ) , son *Bengal atlas* , cité.  
II , 195.
- Ròh* , signification de ce mot et situa-  
tion du pays ainsi nommé , II , 153.
- Roses ( note sur l'essence de ) , II , 142  
144.
- Rousseau ( M. ) , son *Dictionary of  
Mohammedan laws, Bengal revenues  
terms shanscrit* , etc. , cité , II , 169.
- Ryot* , restitution et signification de ce  
mot , I , 15. II , 197 , 198.

## S.

- Saint-Georges , fort de Madrâs , I , 19  
et 20.
- Saint Thomas , village à 4 milles de  
Madrâs , I , 17.
- Sanskrit , langue sacrée des Brâhmanes ,  
II , 24.
- Sasséram , patrie de l'empereur Chyr-



- Cháh , II , 120. Il y est inhumé , II , 156.
- Scott ( M. Jonathan ) , communique à l'auteur une note curieuse sur la prise de Gualior par les Anglais , II , 96 et suiv. *Note* sur les observations de ce savant , 96 , 97.
- Séïdpour , village , II , 80.
- Sekendéry , lieu voisin d'Agrah , où est inhumé Akbar , II , 53.
- Seker , place sur le County , I , 122.
- Sérádje éd-Doulah , nabâb du Bengale , prend Calcutta et y commet les plus grandes horreurs , I , 39 , *not.* II , 191.
- Sérây ou kâravânsérây , édifices destinés à recevoir les voyageurs , I , 14 , 71 et 72.
- Serkâr* , différentes significations de ce mot , II , 190 , 198 , 199.
- Serkârs* , situés au nord de Madrâs , etc. , I , 13.
- Serpent allégorique , nommé *sacha* et *ananta* , II , 166.
- Sserrâf , signification de ce mot , II , 16 , 17 , 199.

- Seykes, note sur cette nation puissante, républicaine et belliqueuse, II, 199, 201. Envahissent le pays voisin de Dehly, 84.
- Sicry-golly, défilé situé entre le Bengale et le Béhâr, I, 48.
- Sidem, frère de Râna, II, 204.
- Scott (M. Jonathan), son *history of the Dekkan* (histoire du Dekehan, traduite du persan de Ferichtah), cité, II, 97. Ses *Tales* (Contes et Maximes, etc., tirés des auteurs orientaux), cit. *ibid.*
- Sirangpouïr, comptoir danois, I, 92.
- Siya, 3<sup>e</sup>. personne de la Trinité indienne, II, 213.
- Smith (M.), gouverneur de Madrás à l'époque de l'invasion de Hhaïder A'ly Khân; accueille avec humanité ses compatriotes fugitifs, I, 13.
- Soane (ou Sône), rivière qui tombe dans le Ganges, I, 104.
- Solvyns, sa *collection of 250 coloured*, etc. (collection de 250 esquisses co-

- loriées et représentant les mœurs , usages et coutumes des Hindous ) et le catalogue explicatif de cette collection imprimé à Calcutta , 1791 , cité , II , 148 , 149 , 157.
- Somrou , rénégal sanguinaire. Ses aventures et sa fortune , I , 100-101. II , 201-203.
- Somrou Beygum , sa femme , montre un grand caractère pour la défense du pusillanime Châh-A'lem , *ibid.*
- Sonnerat (M. ) , son *Voyage aux Indes* , etc. , cité , II , 176.
- Soudra , 4<sup>e</sup>. caste des Hindous , leurs devoirs , II , 151.
- Soûs , nom d'une tribu afghâne , II , 154.
- Souty , endroit où la rivière ( ou le bras ) d'Hougly a son embouchure dans le bras principal du Ganges , I , 97.
- Ssoûbah ( subdivisions du ) , II , 203 et 204.
- Ssoûbah-dâr , différentes significations de ce mot , II , 190 , 204.

Stuc. Voyez *tchénâm*.

Sulthân Gondje, ville considérable entre le Bengale et le Béhâr, I, 59. II, 165.

Sirangpouër, origine de ce mot et situation de l'endroit ainsi nommé, II, 204-205.

## T.

Tâdje-Mahhal, épouse de Châh Djihân, II, 64. Sa sépulture, *ibid.* Description de ce monument, II, 40, 204, 205.

*Tanyân*, espèce de chevaux ainsi nommés, II, 206. Voyez chevaux.

*Tchâk*, restitution et signification de ce mot, II, 206. Tchâk d'Agrah, 50.

*Tchaoupól pâlky*, espèce de palankin, son usage, II, 157.

Tchénâm, espèce de chaux ou de stuc, I, 2, 20. II, 206-207. Sa composition et son usage, II, 207-208.

Tchénâr, place située à 20 milles



- de Bénarès, I, 117, 126. Description de la citadelle, 126-127.
- Tchendah Ssâhheb, nabâb du Carnate, II, 208,
- Tcheyh (lisez Tcheyt Singh). *Voyez* ce mot.
- Tcheyt Sing, zémyn-dâr ou fermier du territoire de Bénarès, I, 109. Mésintelligence entre lui et le gouvernement anglais, 110. Sa perfidie, 111. Insurrection en sa faveur, 112 et 115. Acte de cruauté, 125. Note sur ce personnage, II, 195-197.
- Tchynsérâ, établissement hollandais, I, 40, 94. A moitié chemin entre Calcutta et Hougly, 95.
- Tchomboll, rivière, II, 85, 86.
- Tchòp-dâr* (porte-bâton), espèce d'huisier, I, 99. Ses fonctions, *ibid.* II, 208.
- Tchoultry, restitution de ce mot, II, 209. Description des édifices ainsi nommés, I, 14, 15, 66-67. II, 209. Plaine des Tchoultry, près de Ma-

- drâs, I, 15. Description des maisons bâties dans cette plaine, I, 21.
- Teint, changement que le climat y opère, I, 6.
- Temple de Viss Vicha. *Voyez* ce mot.
- Terriagolly, défilé situé dans le Bengale, I, 53.
- Tombeau d'Akbar, I, 141. II, 55-63.  
De Tâdje-Mahhal, II, 64. De Châh Djihân, II, 72. — De Chyr-châh, I, 141, II, 120.
- Tombeau d'A'ly Verdy Khân, nabâb du Bengale, I, 39-42.
- Trou Noir*, à Calcutta, I, 51 et 52.
- Tek (plus correctement tyk ou teyk), bois de charpente très-dur, I, 201.  
Note sur cet arbre utile, II, 209-211.
- Typhoun*, ouragan, II, 82. Signification de ce mot, II, 211-212.
- Typoù-Sulthân (et non Teepoo comme beaucoup de Français l'écrivent ridiculement, d'après l'orthographe et la prononciation anglaises). Époque de son inauguration et de sa mort,

II, 179. Se faisoit donner le titre de *pádicháh*, 188.

## V.

*Vaisya*, nom de la troisième caste des Hindous, II, 150. Leurs devoirs, 151.

*Vakyl*, signification de ce mot, II, 201. Fonctions du vakyl, *ibid.* I, 119.

Veuves hindoues, se brûlent à la mort de leurs maris, I, 181 et suiv. Description de deux de ces sacrifices, 184-186.

Vichnou, incarné sous la forme de Héri, II, 166.

Ville noire de Madras, I, 12.

*Virander*, ou Virandah, utilité de la portion des maisons de l'Inde, ainsi nommée, II, 112, 210 et 213. Les barques ont aussi des viranders, I, 87.

Vissvach, restitution et signification de ce nom, II, 213. Le même que

- Siva, I, 139. *Voyez* ce mot. Ornement remarquable de son temple à Bénarès, I, 140.
- Wigwam (ou cabanes) des Petcheraïs, I, 149.
- Wilkin (M.), sa traduction du *Bhagvat geeta*, citée, II, 189.
- William (fort). *Voyez* Calcutta.

## Z.

- Zémindâr (lisez zémin-dâr, définition de ce terme), I, 109, II, 213.
- Zénânâ, appartement des femmes, 45, 46. signification de ce mot, II, 213. Zénânâ de Fayz-âbâd, II, 22-23. — De Râdjah - Mahhal, I, 45. Nombre des femmes qui y périrent, 46. Observation sur les zénânâ, 47.

FIN DE LA TABLE.







Ob. 137. 0

S' [5.]

X 2586697

M.C.





Se trouve à PARIS,  
( FIRMIN DIDOT, rue de Thionville,

VOYAGE  
PITTORESQUE

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

Tome VI de la COLLECTION.

*Voyage chez les Mahrattes, par M. Tone,  
traduit de l'anglais, et augmenté de Notes  
géographiques, historiques et politiques.*

Prix de chaque volume, 3 fr., pap. ord.,  
6 fr. pap. vélin.

A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

AN XIII—1805.